

Galilée

Georges Perec

# Espèces d'espaces

Georges Perec



Galilée

*Prière d'insérer*

L'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et où il se rassemble ? On sent confusément des fissures, des hiatus, des points de friction, on a parfois la vague impression que ça se coince quelque part, ou que ça éclate, ou que ça se cogne. Nous cherchons rarement à en savoir davantage et le plus souvent nous passons d'un endroit à l'autre, d'un espace à l'autre sans songer à mesurer, à prendre en charge, à prendre en compte ces laps d'espace. Le problème n'est pas d'inventer l'espace, encore moins de le ré-inventer (trop de gens bien intentionnés sont là aujourd'hui pour penser notre environnement...), mais de l'interroger, ou, plus simplement encore, de le lire ; car ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité : une forme de cécité, une manière d'anesthésie.

C'est à partir de ces constatations élémentaires que s'est développé ce livre, journal d'un usager de l'espace.

G. P.

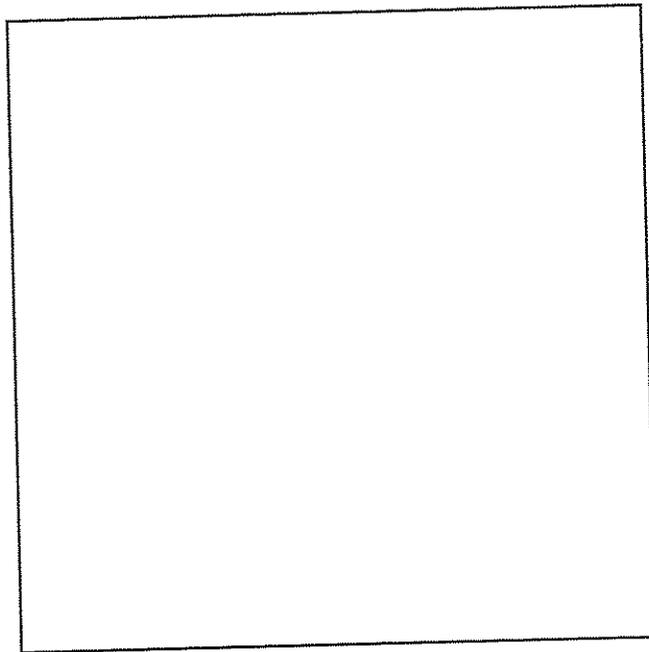


Figure 1. *Carte de l'océan (extrait de Lewis Carroll, La Chasse au snark).*

ESPACE  
 ESPACE LIBRE  
 ESPACE CLOS  
 ESPACE FORCLOS  
 MANQUE D'ESPACE  
 ESPACE COMPTÉ  
 ESPACE VERT  
 ESPACE VITAL  
 ESPACE CRITIQUE  
 POSITION DANS L'ESPACE  
 ESPACE DÉCOUVERT  
 DÉCOUVERTE DE L'ESPACE  
 ESPACE OBLIQUE  
 ESPACE VIERGE  
 ESPACE EUCLIDIEN  
 ESPACE AÉRIEN  
 ESPACE GRIS  
 ESPACE TORDU  
 ESPACE DU RÊVE  
 BARRE D'ESPACE  
 PROMENADES DANS L'ESPACE  
 GÉOMÉTRIE DANS L'ESPACE  
 REGARD BALAYANT L'ESPACE  
 ESPACE TEMPS  
 ESPACE MESURÉ  
 LA CONQUÊTE DE L'ESPACE  
 ESPACE MORT  
 ESPACE D'UN INSTANT  
 ESPACE CÉLESTE  
 ESPACE IMAGINAIRE  
 ESPACE NUISIBLE  
 ESPACE BLANC  
 ESPACE DU DEDANS  
 LE PIÉTON DE L'ESPACE  
 ESPACE BRISÉ  
 ESPACE ORDONNÉ  
 ESPACE VÉCU  
 ESPACE MOU  
 ESPACE DISPONIBLE  
 ESPACE PARCOURU  
 ESPACE PLAN  
 ESPACE TYPE  
 ESPACE ALENTOUR  
 TOUR DE L'ESPACE  
 AUX BORDS DE L'ESPACE  
 ESPACE D'UN MATIN  
 REGARD PERDU DANS L'ESPACE  
 LES GRANDS ESPACES  
 L'ÉVOLUTION DES ESPACES  
 ESPACE SONORE  
 ESPACE LITTÉRAIRE  
 L'ODYSSÉE DE L'ESPACE

## Avant-propos

L'objet de ce livre n'est pas exactement le vide, ce serait plutôt ce qu'il y a autour, ou dedans (cf. fig. 1). Mais enfin, au départ, il n'y a pas grand-chose : du rien, de l'impalpable, du pratiquement immatériel : de l'étendue, de l'extérieur, ce qui est à l'extérieur de nous, ce au milieu de quoi nous nous déplaçons, le milieu ambiant, l'espace alentour.

L'espace. Pas tellement les espaces infinis, ceux dont le mutisme, à force de se prolonger, finit par déclencher quelque chose qui ressemble à de la peur, ni même les déjà presque domestiqués espaces interplanétaires, intersidéraux ou intergalactiques, mais des espaces beaucoup plus proches, du moins en principe : les villes, par exemple, ou bien les campagnes ou bien les couloirs du métropolitain, ou bien un jardin public.

Nous vivons dans l'espace, dans ces espaces,

dans ces villes, dans ces campagnes, dans ces couloirs, dans ces jardins. Cela nous semble évident. Peut-être cela devrait-il être effectivement évident. Mais cela n'est pas évident, cela ne va pas de soi. C'est réel, évidemment, et par conséquent, c'est vraisemblablement rationnel. On peut toucher. On peut même se laisser aller à rêver. Rien, par exemple, ne nous empêche de concevoir des choses qui ne seraient ni des villes ni des campagnes (ni des banlieues), ou bien des couloirs de métropolitain qui seraient en même temps des jardins. Rien ne nous interdit non plus d'imaginer un métro en pleine campagne (j'ai même déjà vu une publicité sur ce thème mais – comment dire ? – c'était une campagne publicitaire). Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'à une époque sans doute trop lointaine pour qu'aucun d'entre nous n'en ait gardé un souvenir un tant soit peu précis, il n'y avait rien de tout ça : ni couloirs, ni jardins, ni villes, ni campagnes. Le problème n'est pas tellement de savoir comment on en est arrivé là, mais simplement de reconnaître qu'on en est arrivé là, qu'on en est là : il n'y a pas un espace, un bel espace, un bel espace alentour, un bel espace tout autour de nous, il y a plein de petits bouts d'espace, et l'un de ces bouts est un couloir de métropolitain, et un autre de ces bouts est un jardin public ; un autre (ici, tout de suite, on entre

dans des espaces beaucoup plus particularisés), de taille plutôt modeste à l'origine, a atteint des dimensions assez colossales et est devenu Paris, cependant qu'un espace voisin, pas forcément moins doué au départ, s'est contenté de rester Pontoise. Un autre encore, beaucoup plus gros, et vaguement hexagonal, a été entouré d'un gros pointillé (d'innombrables événements, dont certains particulièrement graves, ont eu pour seule raison d'être le tracé de ce pointillé) et il a été décidé que tout ce qui se trouvait à l'intérieur du pointillé serait colorié en violet et s'appellerait France, alors que tout ce qui se trouvait à l'extérieur du pointillé serait colorié d'une façon différente (mais, à l'extérieur dudit hexagone, on ne tenait pas du tout à être uniformément colorié : tel morceau d'espace voulait sa couleur, et tel autre en voulait une autre, d'où le fameux problème topologique des quatre couleurs, non encore résolu à ce jour) et s'appellerait autrement (en fait, pendant pas mal d'années, on a beaucoup insisté pour colorier en violet – et du même coup appeler France – des morceaux d'espaces qui n'appartenaient pas au susdit hexagone, et souvent même en étaient fort éloignés, mais, en général, ça a beaucoup moins bien tenu).

Bref, les espaces se sont multipliés, morcelés et diversifiés. Il y en a aujourd'hui de toutes

dans ces villes, dans ces campagnes, dans ces couloirs, dans ces jardins. Cela nous semble évident. Peut-être cela devrait-il être effectivement évident. Mais cela n'est pas évident, cela ne va pas de soi. C'est réel, évidemment, et par conséquent, c'est vraisemblablement rationnel. On peut toucher. On peut même se laisser aller à rêver. Rien, par exemple, ne nous empêche de concevoir des choses qui ne seraient ni des villes ni des campagnes (ni des banlieues), ou bien des couloirs de métropolitain qui seraient en même temps des jardins. Rien ne nous interdit non plus d'imaginer un métro en pleine campagne (j'ai même déjà vu une publicité sur ce thème mais – comment dire ? – c'était une campagne publicitaire). Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'à une époque sans doute trop lointaine pour qu'aucun d'entre nous n'en ait gardé un souvenir un tant soit peu précis, il n'y avait rien de tout ça : ni couloirs, ni jardins, ni villes, ni campagnes. Le problème n'est pas tellement de savoir comment on en est arrivé là, mais simplement de reconnaître qu'on en est arrivé là, qu'on en est là : il n'y a pas un espace, un bel espace, un bel espace alentour, un bel espace tout autour de nous, il y a plein de petits bouts d'espace, et l'un de ces bouts est un couloir de métropolitain, et un autre de ces bouts est un jardin public ; un autre (ici, tout de suite, on entre

dans des espaces beaucoup plus particularisés), de taille plutôt modeste à l'origine, a atteint des dimensions assez colossales et est devenu Paris, cependant qu'un espace voisin, pas forcément moins doué au départ, s'est contenté de rester Pontoise. Un autre encore, beaucoup plus gros, et vaguement hexagonal, a été entouré d'un gros pointillé (d'innombrables événements, dont certains particulièrement graves, ont eu pour seule raison d'être le tracé de ce pointillé) et il a été décidé que tout ce qui se trouvait à l'intérieur du pointillé serait colorié en violet et s'appellerait France, alors que tout ce qui se trouvait à l'extérieur du pointillé serait colorié d'une façon différente (mais, à l'extérieur dudit hexagone, on ne tenait pas du tout à être uniformément colorié : tel morceau d'espace voulait sa couleur, et tel autre en voulait une autre, d'où le fameux problème topologique des quatre couleurs, non encore résolu à ce jour) et s'appellerait autrement (en fait, pendant pas mal d'années, on a beaucoup insisté pour colorier en violet – et du même coup appeler France – des morceaux d'espaces qui n'appartenaient pas au susdit hexagone, et souvent même en étaient fort éloignés, mais, en général, ça a beaucoup moins bien tenu).

Bref, les espaces se sont multipliés, morcelés et diversifiés. Il y en a aujourd'hui de toutes

*Espèces d'espaces*

tailles et de toutes sortes, pour tous les usages et pour toutes les fonctions. Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner.

Ou, si l'on préfère :

ACTE UN

Une voix (off) : Au nord, rien. Au sud, rien.  
À l'est, rien.  
À l'ouest, rien.  
Au centre, rien.

Le rideau tombe. Fin de l'acte un.

ACTE DEUX

Une voix (off) : Au nord, rien. Au sud, rien.  
À l'est, rien.  
À l'ouest, rien.  
Au centre, une tente.

Le rideau tombe. Fin de l'acte deux.

ACTE TROIS ET DERNIER

Une voix (off) : Au nord, rien. Au sud, rien.  
À l'est, rien.

*Avant-propos*

À l'ouest, rien.  
Au centre, une tente,  
et,  
devant la tente,  
une ordonnance en train de  
cirer une paire de bottes  
AVEC DU CIRAGE « LION NOIR » !

Le rideau tombe.  
Fin de l'acte trois et dernier.

Auteur inconnu.  
Appris vers 1947, remémoré en 1973.

Ou bien, encore :

*Dans Paris, il y a une rue ;  
dans cette rue, il y a une maison ;  
dans cette maison, il y a un escalier ;  
dans cet escalier, il y a une chambre ;  
dans cette chambre, il y a une table ;  
sur cette table, il y a un tapis ;  
sur ce tapis, il y a une cage ;  
dans cette cage, il y a un nid ;  
dans ce nid, il y a un œuf ;  
dans cet œuf, il y a un oiseau.*

*Espèces d'espaces*

*L'oiseau renversa l'œuf ;  
l'œuf renversa le nid ;  
le nid renversa la cage ;  
la cage renversa le tapis ;  
le tapis renversa la table ;  
la table renversa la chambre ;  
la chambre renversa l'escalier ;  
l'escalier renversa la maison ;  
la maison renversa la rue ;  
la rue renversa la ville de Paris.*

Chanson enfantine des Deux-Sèvres.  
Paul Éluard,  
*Poésie involontaire  
et poésie intentionnelle.*

## La page

J'écris pour me parcourir.  
HENRI MICHAUX

J'écris...

J'écris : j'écris...  
 J'écris : « j'écris... »  
 J'écris que j'écris...  
 etc.

J'écris : je trace des mots sur une page.  
 Lettre à lettre, un texte se forme, s'affirme, s'affermit, se fixe, se fige :  
 une ligne assez strictement h

o  
 r  
 i  
 z  
 o  
 n  
 t  
 a  
 l  
 e

se dépose  
 sur la feuille blanche, noircit l'espace vierge, lui  
 donne un sens, le vectorise :

de gauche

à droite

d  
eh  
a  
u  
te  
nb  
a  
s

Avant, il n'y avait rien, ou presque rien ; après, il n'y a pas grand-chose, quelques signes, mais qui suffisent pour qu'il y ait un haut et un bas, un commencement et une fin, une droite et une gauche, un recto et un verso.

2

L'espace d'une feuille de papier (modèle réglementaire international, en usage dans les Administrations, en vente dans toutes les papeteries) mesure 623,7 cm<sup>2</sup>. Il faut écrire un peu plus de seize pages pour occuper un mètre carré. En supposant que le format moyen d'un livre soit de 21 × 29,7 cm, on pourrait, en dépiautant tous les

ouvrages imprimés conservés à la Bibliothèque nationale et en étalant soigneusement les pages les unes à côté des autres, couvrir entièrement, soit l'île de Sainte-Hélène, soit le lac de Trasimène.

On pourrait calculer aussi le nombre d'hectares de forêts qu'il a fallu abattre pour produire le papier nécessaire à l'impression des œuvres d'Alexandre Dumas (Père) qui, rappelons-le, s'est fait construire une tour dont chaque pierre portait, gravé, le titre d'un de ses livres.

3

J'écris : j'habite ma feuille de papier, je l'investis, je la parcours.

Je suscite des *blancs*, des *espaces* (sauts dans le sens : discontinuités, passages, transitions).

J'écris  
dans la  
marge...

Je vais  
à la ligne. Je renvoie à une note en bas de page <sup>1</sup>.  
Je change de feuille.

1. J'aime beaucoup les renvois en bas de page, même si je n'ai rien de particulier à y préciser.

Il y a peu d'événements qui ne laissent au moins une trace écrite. Presque tout, à un moment ou à un autre, passe par une feuille de papier, une page de carnet, un feuillet d'agenda ou n'importe quel autre support de fortune (un ticket de métro, une marge de journal, un paquet de cigarettes, le dos d'une enveloppe, etc.) sur lequel vient s'inscrire, à une vitesse variable et selon des techniques différentes selon le lieu, l'heure ou l'humeur, l'un ou l'autre des divers éléments qui composent l'ordinaire de la vie : cela va, en ce qui me concerne (mais sans doute suis-je un exemple trop bien choisi, puisque l'une de mes activités principales est précisément d'écrire), d'une adresse prise au vol, d'un rendez-vous noté à la hâte, du libellé d'un chèque, d'une enveloppe ou d'un paquet, à la rédaction laborieuse d'une lettre administrative, du remplissage fastidieux d'un formulaire (déclaration-d'impôts, feuille-de-maladie, demande-de-prélèvement-automatique-des-quittances-de-gaz-et-d'électricité, bulletin-d'abonnement, contrat, bail, avenant, récépissé, etc.) à la liste des emplettes à faire de toute urgence (café, sucre, sciure à

chat, livre Baudrillard, ampoule 75 watts, piles, linge, etc.), de la résolution parfois plutôt coton des mots croisés de Robert Scipion à la copie d'un texte enfin mis au net, de notes prises à une quelconque conférence au gribouillage instantané d'un truc pouvant servir (un jeu de mots, un jet de mots, un jeu de lettres, ou ce que l'on appelle communément une « idée »), d'un « travail » littéraire (écrire, oui, se mettre à sa table et écrire, se mettre devant sa machine à écrire et écrire, écrire pendant toute une journée, ou pendant toute une nuit, esquisser un plan, mettre des grands I et des petits a, faire des ébauches, mettre un mot à côté d'un autre, regarder dans un dictionnaire, recopier, relire, raturer, jeter, réécrire, classer, retrouver, attendre que ça vienne, essayer d'arracher à quelque chose qui aura toujours l'air d'être un barbouillis inconsistant quelque chose qui ressemblera à un texte, y arriver, ne pas y arriver, sourire (parfois), etc.) à un travail tout court (élémentaire, alimentaire) : cocher, dans une revue donnant, dans le domaine des sciences de la vie (life sciences), le sommaire de quasiment toutes les autres, les titres susceptibles d'intéresser les chercheurs dont je suis censé assurer la documentation bibliographique, rédiger des fiches, rassembler des références, corriger des épreuves, etc.

Et cætera.

L'espace commence ainsi, avec seulement des mots, des signes tracés sur la page blanche. Décrire l'espace : le nommer, le tracer, comme ces faiseurs de portulans qui saturaient les côtes de noms de ports, de noms de caps, de noms de criques, jusqu'à ce que la terre finisse par ne plus être séparée de la mer que par un ruban continu de texte. L'aleph, ce lieu borgésien où le monde entier est simultanément visible, est-il autre chose qu'un alphabet ?

Espace inventaire, espace inventé : l'espace commence avec cette carte modèle qui, dans les anciennes éditions du Petit Larousse illustré, représentait, sur 60 cm<sup>2</sup>, quelque chose comme 65 termes géographiques, miraculeusement rassemblés, délibérément abstraits : voici le désert, avec son oasis, son oued et son chott, voici la source et le ruisseau, le torrent, la rivière, le canal, le confluent, le fleuve, l'estuaire, l'embouchure et le delta, voici la mer et ses îles, son archipel, ses îlots, ses récifs, ses écueils, ses brisants, son cordon littoral, et voici le détroit, et l'isthme, et la péninsule, et l'anse et le goulet,

et le golfe et la baie, et le cap et la crique, et le bec, et le promontoire, et la presqu'île, voici la lagune et la falaise, voici les dunes, voici la plage, et les étangs, et les marais, voici le lac, et voici les montagnes, le pic, le glacier, le volcan, le contrefort, le versant, le col, le défilé, voici la plaine, et le plateau, et le coteau, et la colline ; voici la ville et sa rade, et son port, et son phare...

Simulacre d'espace, simple prétexte à nomenclature : mais il n'est même pas nécessaire de fermer les yeux pour que cet espace suscité par les mots, ce seul espace de dictionnaire, ce seul espace de papier, s'anime, se peuple, se remplisse : un long train de marchandises tiré par une locomotive à vapeur passe sur un viaduc ; des péniches chargées de gravier sillonnent les canaux ; des petits voiliers manœuvrent sur le lac ; un grand transatlantique escorté par des remorqueurs pénètre dans la rade ; des enfants jouent au ballon sur la plage ; dans les allées ombreuses de l'oasis, un Arabe coiffé d'un grand chapeau de paille trottine sur son âne...

Les rues de la ville sont pleines d'automobiles. Une ménagère enturbannée bat un tapis à sa fenêtre. Dans des jardinets de banlieue, des dizaines de pépiniéristes émondent des arbres frui-

tiers. Un détachement militaire présente les armes tandis qu'un officiel ceint d'une écharpe tricolore inaugure en la dévoilant la statue d'un général.

Il y a des vaches dans les prés, des vigneron dans les vignes, des bûcherons dans les forêts, des cordées d'alpinistes dans les montagnes. Il y a un facteur à bicyclette qui grimpe péniblement une petite route en lacet. Il y a des lavandières au bord de la rivière, et des cantonniers au bord des chemins, et des fermières qui donnent à manger aux poules. Il y a des enfants qui sortent en rangs par deux dans la cour de l'école. Il y a une villa fin de siècle route seule au milieu de grands buidings de verre. Il y a des petits rideaux de vichy aux fenêtres, des consommateurs aux terrasses des cafés, un chat qui se chauffe au soleil, une dame pleine de paquets qui hèle un taxi, un factionnaire qui monte la garde devant un bâtiment public. Il y a des boueux qui remplissent des voitures-bennes, des ravaleurs de façades qui installent un échafaudage. Il y a des nounous dans les squares, des bouquinistes le long des quais ; il y a la queue devant la boulangerie, il y a un monsieur qui promène son chien, un autre qui lit son journal assis sur un banc, un autre qui regarde des ouvriers qui démolissent un pâté de maisons. Il y a un agent qui règle la circulation. Il y a des oiseaux dans les arbres, des mariners

sur le fleuve, des pêcheurs au bord des berges. Il y a une mercière qui relève le rideau de fer de sa boutique. Il y a des marchands de marrons, des égoûtiers, des vendeurs de journaux. Il y a des gens qui font leur marché.

Les lecteurs studieux lisent dans les bibliothèques. Les professeurs font leurs cours. Les étudiants prennent des notes. Les comptables alignent des colonnes de chiffres. Les apprentis pâtisseries fourrent de crème au beurre des rangées de petits choux. Les pianistes font leurs gammes. Assis à leur table, méditatifs et concentrés, les écrivains alignent des mots.

Image d'Épinal. Espace rassurant.

## Le lit

Longtemps je me suis couché par écrit.  
PARCEL MROUST

On utilise généralement la page dans le sens de sa plus grande dimension. Il en va de même pour le lit. Le lit (ou, si l'on préfère, le page) est un espace rectangulaire, plus long que large, dans lequel, ou sur lequel, on se couche communément dans le sens de la longueur. On ne rencontre de lit « à l'italienne » que dans les contes de fées (le Petit Poucet et ses frères, et les sept filles de l'Ogre, par exemple) ou dans des conditions tout à fait inhabituelles et généralement graves (exode, suites d'un bombardement, etc.). Même quand on utilise le lit dans son sens le plus fréquent, c'est presque toujours un signe de catastrophe que de devoir y dormir à plusieurs : le lit est un instrument conçu pour le repos nocturne d'une ou de deux personnes, mais pas plus.

Le lit est donc l'espace individuel par excellence, l'espace élémentaire du corps (le lit-monade), celui que même l'homme le plus criblé de dettes a le droit de conserver : les huissiers n'ont pas le pouvoir de saisir *notre* lit ; cela veut dire aussi

— et on le vérifie aisément dans la pratique — que nous n'avons qu'un lit, qui est *notre* lit ; quand il y a d'autres lits dans la maison ou dans l'appartement, on dit que ce sont des lits d'amis, ou des lits d'appoint. On ne dort bien, paraît-il, que dans son lit.

2

Lit = file  
MICHEL LEIRIS

C'est couché à plat ventre sur mon lit que j'ai lu *Vingt ans après*, *L'Île mystérieuse* et *Jerry dans l'île*. Le lit devenait cabane de trappeurs, ou canot de sauvetage sur l'Océan en furie, ou baobab menacé par l'incendie, tente dressée dans le désert, anfractuosité propice à quelques centimètres de laquelle passaient des ennemis bredouilles.

J'ai beaucoup voyagé au fond de mon lit. J'emportais pour survivre des sucres que j'allais voler dans la cuisine et que je cachais sous mon traversin (ça grattait...). La peur — la terreur, même — était toujours présente, malgré la protection des couvertures et de l'oreiller.

Le lit : lieu de la menace informulée, lieu des contraires, espace du corps solitaire encombré de ses harems éphémères, espace forclos du désir, lieu improbable de l'enracinement, espace du rêve et de la nostalgie oedipienne :

*Heureux qui peut dormir sans peur et sans remords  
Dans le lit paternel, massif et vénérable  
Où tous les siens sont nés aussi bien qu'ils sont morts.*

José Maria de Heredia,  
*Trophées.*

3

J'aime mon lit. Je l'ai depuis un petit peu plus de deux ans. Auparavant, il appartenait à une de mes amies qui, venant d'emménager dans un appartement tellement minuscule que son lit, de dimensions pourtant tout à fait orthodoxes, entrait à peine dans la pièce prévue pour le recevoir, l'a échangé contre celui que j'avais alors et qui était légèrement plus étroit.

(J'écrirai un jour — voir le chapitre suivant — l'histoire, entre autres, de mes lits.)

J'aime mon lit. J'aime rester étendu sur mon lit et regarder le plafond d'un oeil placide. J'y

consacrerais volontiers l'essentiel de mon temps (et principalement de mes matinées) si des occupations réputées plus urgentes (la liste en serait fastidieuse à dresser) ne m'en empêchaient si souvent. J'aime les plafonds, j'aime les moulures et les rosaces : elles me tiennent souvent lieu de muse et l'enchevêtrement des fioritures de stuc me renvoie sans peine à ces autres labyrinthes que tissent les fantômes, les idées et les mots. Mais on ne s'occupe plus des plafonds. On les fait désespérément rectilignes ou, pire encore, on les affuble de poutres soi-disant apparentes.

Une vaste planche m'a longtemps servi de chevet. À l'exception de nourriture solide (je n'ai généralement pas faim quand je reste au lit), il s'y trouverait rassemblé tout ce qui m'était indispensable, aussi bien dans le domaine du nécessaire que dans le domaine du futile : une bouteille d'eau minérale, un verre, une paire de ciseaux à ongles (malheureusement ébréchés), un recueil de mots croisés du déjà cité Robert Scipion (je profite de l'occasion pour lui faire un minuscule reproche : dans la 43<sup>e</sup> grille dudite recueil, au demeurant excellent, il a – implicitemment – écrit « néanmoins » avec 2 “M”, ce qui, évidemment, faussait complètement l'horizontal correspondant (que l'on ne pouvait décemment pas écrire « assomnoir ») et compromettrait sensi-

blement la solution du problème), un paquet de mouchoirs en papier, une brosse à poils durs qui me permettrait de donner au pelage de mon chat (qui était d'ailleurs une chatte) un lustre qui faisait l'admiration de tous, un téléphone, grâce auquel je pourrais, non seulement donner à mes amis des nouvelles de ma santé, mais répondre à d'innombrables correspondants que je n'étais pas la société Michelin, un poste de radio entièrement transistorisé diffusant à longueur de journée, si le cœur m'en disait, diverses musiques de genre entrecoupées d'informations susurrées concernant les embouteillages, quelques dizaines de livres (certains que je me proposais de lire et que je ne lisais pas, d'autres que je relisais sans cesse), des albums de bandes dessinées, des piles de journaux, tout un attirail de fumeur, divers agendas, carnets, cahiers et feuilles volantes, un réveil, évidemment, un tube d'Alka-Seltzer (vide), un autre d'aspirine (à moitié plein, ou, si l'on préfère, à moitié vide), un autre, encore, de Céquinyl (médication anti-grippe : à peu près intact), une lampe, bien sûr, de nombreux prospectus que je négligeais de jeter, des lettres, des stylos-feutres, des stylos-billes (les uns et les autres souvent taris...), des crayons, un taille-crayon, une gomme (ces trois derniers articles précisément destinés à la résolution desdits mots croisés), un galet ramassé sur la plage de Dieppe,

quelques autres menus souvenirs et un calendrier des postes.

4

*Encore quelques banalités :*

— On passe plus du tiers de sa vie dans un lit.

— Le lit est un des rares endroits où l'on se tient dans une position grosso modo horizontale. Les autres sont d'un emploi beaucoup plus spécialisé : table d'opération, banquette de sauna, chaise longue, plagié, divan de psychanalyste...

— Techniques du sommeil : la notion que le coucher est quelque chose de naturel est complètement inexacte (Marcel Mauss, « Les techniques du corps », *in Sociologie et Anthropologie*, p. 378 ; la totalité du paragraphe, hélas ! trop succinct, serait à citer).

— Lire : FLUSSER, V. « Du lit », *Cause commune* 2, n° 5, 21-27 (1973).

— Et le hamac ? Et la pailleasse ? Et les châlits ? Et les lits-armoires ? Et les divans profonds comme les tombeaux ? Et les grabats ? Et les couchettes de chemin de fer ? Et les lits de camp ? Et les sacs de couchage posés sur des matelas pneumatiques eux-mêmes posés sur un tapis de sol ?

La chambre

*Fragments d'un travail en cours*

Je garde une mémoire exceptionnelle, je la crois même assez prodigieuse, de tous les lieux où j'ai dormi, à l'exception de ceux de ma première enfance – jusque vers la fin de la guerre – qui se confondent tous dans la grisaille indifférenciée d'un dortoir de collège. Pour les autres, il me suffit simplement, lorsque je suis couché, de fermer les yeux et de penser avec un minimum d'application à un lieu donné pour que presque instantanément tous les détails de la chambre, l'emplacement des portes et des fenêtres, la disposition des meubles, me reviennent en mémoire, pour que, plus précisément encore, je ressente la sensation presque physique d'être à nouveau couché dans cette chambre.

Ainsi :

ROCK (Cornouailles)

Été 1954.

Lorsque l'on ouvre la porte, le lit est presque tout de suite à gauche. C'est un lit très étroit, et

la chambre aussi est très étroite (à quelques centimètres près, la largeur du lit plus la largeur de la porte, soit guère plus d'un mètre cinquante) et elle n'est pas beaucoup plus longue que large. Dans le prolongement du lit, il y a une petite armoire-penderie. Tout au fond une fenêtre à guillotine. À droite, une table de toilette à dessus de marbre, avec une cuvette et un pot à eau, dont je ne crois pas m'être beaucoup servi.

Je suis presque sûr qu'il y avait une reproduction encadrée sur le mur de gauche, en face du lit : non pas n'importe quel chromo, mais peut-être un Renoir ou un Sisley.

Il y avait du linoléum sur le sol. Il n'y avait ni table ni fauteuil, mais peut-être une chaise, sur le mur de gauche : j'y jetais mes vêtements avant de me coucher ; je ne pense pas m'y être assis : je ne venais dans cette chambre que pour dormir. Elle était au troisième et dernier étage de la maison, je devais faire attention en montant les escaliers quand je rentrais tard pour ne pas réveiller ma logeuse et sa famille.

J'étais en vacances, je venais de passer mon bac ; je devais, en principe, habiter dans une pension qui rassemblait des lycéens français dont les parents souhaitaient qu'ils se perfectionnent dans le maniement de la langue anglaise. Mais, la pension étant pleine, j'avais été logé chez l'habitant.

Tous les matins, ma logeuse ouvrait ma porte et déposait au pied de mon lit un bol fumant de *morning tea* qu'invariablement je buvais froid. Je me levais toujours trop tard, et je n'ai réussi qu'une ou deux fois à arriver à temps pour prendre le copieux breakfast qui était servi à la pension.

On se souvient sans doute que c'est cet été-là que, à la suite des accords de Genève et des négociations avec la Tunisie et le Maroc, la planète entière, pour la première fois depuis plusieurs décennies, connut la paix : cette situation ne se prolongea pas plus de quelques jours et je ne crois pas qu'elle se soit retrouvée depuis.

Les souvenirs s'accrochent à l'étroitesse de ce lit, à l'étroitesse de cette chambre, à l'âcreté renace de ce thé trop fort et trop froid : cet été-là, j'ai bu des *pinkis*, rasades de gin agrémentées d'une goutte d'angustura, j'ai flirté, plutôt infructueusement, avec la fille d'un filateur récemment rentré d'Alexandrie, j'ai décidé de devenir écrivain, je me suis acharné à jouer, sur des harmoniums de campagne, le seul air que j'aie jamais réussi à apprendre : les 54 premières notes — à la main droite, la gauche renonçant le plus souvent à suivre — d'un prélude de Jean-Sébastien Bach...

L'espace ressuscité de la chambre suffit à ranimer, à ramener, à raviver les souvenirs les plus fugaces, les plus anodins comme les plus essentiels. La seule certitude coenesthésique de mon corps dans le lit, la seule certitude topographique du lit dans la chambre, réactive ma mémoire, lui donne une acuité, une précision qu'elle n'a presque jamais autrement. Comme un mot ramené d'un rêve restitué, à peine écrit, tout un souvenir de ce rêve, ici, le seul fait de savoir (sans presque même avoir eu besoin de le chercher, simplement en s'étant étendu quelques instants et en ayant fermé les yeux) que le mur était à ma droite, la porte à côté de moi à gauche (en levant le bras, je pourrais toucher la poignée), la fenêtre en face, fait surgir, instantanément et pâle-mêle, un flot de détails dont la vivacité me laisse pantois : cette jeune fille aux manières de poupée, cet Anglais immensément long qui avait le nez légèrement de travers (je l'ai revu, à Londres, lorsque je suis allé y passer trois jours à la fin de ce séjour pseudo-linguistique : il m'a emmené dans un pub noyé de verdure que, malheureusement, je n'ai jamais réussi à retrouver depuis, et à un concert-promenade à l'Albert Hall, où j'ai été très fier d'entendre, peut-être bien sous la direction de Sir John Barbirolli, un concerto pour harmonica et orchestre spéciale-

ment écrit pour Larry Adler...), les marshmallows, les Rock rocks (sucres d'orge décorés, spécialités des stations balnéaires ; le plus connu est le Brighton Rock qui est, outre un jeu de mots – il y a un Rocher à Brighton comme il y a des Falaises à Étretat –, le titre d'un roman de Graham Greene ; à Rock même, il était difficile d'y échapper), la plage grise, la mer froide, et les paysages de bocages, avec ses vieux ponts de pierre, propices à l'apparition des lutins ou des feux follets...

C'est sans doute parce que l'espace de la chambre fonctionne chez moi comme une madeleine proustienne (sous l'invocation de qui tout ce projet est évidemment placé : il ne voudrait rien être d'autre que le strict développement des paragraphes 6 et 7 du premier chapitre de la première partie (*Combray*) du premier volume (*Du côté de chez Swann*) de *À la recherche du temps perdu*), que j'ai entrepris, depuis plusieurs années déjà, de faire l'inventaire, aussi exhaustif et précis que possible, de tous les *Lieux où j'ai dormi*. À l'heure actuelle, je n'ai pratiquement pas commencé à les décrire ; par contre, je crois les avoir à peu près tous recensés : il y en a à peu près deux cents (il ne s'en ajoute guère plus d'une demi-douzaine par an : je suis devenu plutôt casanier). Je ne suis pas encore définitive-

ment fixé sur la manière dont je les classerai. Certainement pas par ordre chronologique. Sans doute pas par ordre alphabétique (encore que ce soit le seul ordre dont la pertinence n'a pas à être justifiée). Peut-être selon leur position géographique, ce qui accentuerait le côté « guide » de cet ouvrage. Ou bien, plutôt, selon une perspective thématique qui pourrait aboutir à une sorte de typologie des chambres à coucher :

1. *Mes* chambres
2. Dortoirs et chambrées
3. Chambres amies
4. Chambres d'amis
5. Couchages de fortune (divan, moquette + coussins, tapis, chaise longue, etc.)
6. Maisons de campagne
7. Villas de location
8. Chambres d'hôtel
  - a) hôtels miteux, garnis, meublés
  - b) palaces
9. Conditions inhabituelles : nuits en train, en avion, en voiture ; nuits sur un bateau ; nuits de garde ; nuits au poste de police ; nuits sous la tente ; nuits d'hôpital ; nuits blanches, etc.

Dans un petit nombre de ces chambres, j'ai passé plusieurs mois, plusieurs années ; dans la plupart, je n'ai passé que quelques jours ou quelques heures ; il est peut-être téméraire de ma part de prétendre que je saurais me souvenir de chacune : quel était le motif du papier peint de cette chambre de l'hôtel du *Lion d'Or*, à Saint-Chély-d'Apcher (le nom – beaucoup plus surprenant quand il est énoncé que lorsqu'il est écrit – de ce chef-lieu de canton de la Lozère s'était, pour des raisons que j'ignore, ancré dans ma mémoire depuis ma classe de troisième et j'avais beaucoup insisté pour que nous nous y arrêtions) ? Mais c'est évidemment des souvenirs resurgis de ces chambres éphémères que j'attends les plus grandes révélations.

2

*Petit problème*

Lorsque, dans une chambre donnée, on change la place du lit, peut-on dire que l'on change de chambre, ou bien quoi ?  
(*Cf.* topo-analyse.)

3

Habiter une chambre, qu'est-ce que c'est ? Habiter un lieu, est-ce se l'approprier ? Qu'est-ce que s'approprier un lieu ? À partir de quand un lieu devient-il vraiment vôtre ? Est-ce quand on a mis à tremper ses trois paires de chaussettes dans une bassine de matière plastique rose ? Est-ce quand on s'est fait réchauffer des spaghettis au-dessus d'un camping-gaz ? Est-ce quand on a utilisé tous les cintres dépareillés de l'armoire-penderie ? Est-ce quand on a punaisé au mur une vieille carte postale représentant le *Songe de sainte Ursule* de Carpaccio ? Est-ce quand on y a éprouvé les affres de l'arrente, ou les exaltations de la passion, ou les tourments de la rage de dents ? Est-ce quand on a tendu les fenêtres de rideaux à sa convenance, et posé les papiers peints, et poncé les parquets ?

4

*Petite pensée placide n° 1*

N'importe quel propriétaire de chat vous dira avec raison que les chats habitent les maisons

beaucoup mieux que les hommes. Même dans les espaces les plus effroyablement carrés, ils savent trouver les recoins propices.

*Petite pensée placide n° 2*

Le temps qui passe (mon Histoire) dépose des résidus qui s'empilent : des phoros, des desins, des corps de stylos-feutres depuis longtemps desséchés, des chemises, des verres perdus et des verres consignés, des emballages de cigares, des boîtes, des gommes, des cartes postales, des livres, de la poussière et des bibelots : c'est ce que j'appelle ma fortune.

L'appartement

Pendant deux ans, j'ai eu une très vieille voisine. Elle habitait l'immeuble depuis soixante-dix ans, elle était veuve depuis soixante ans. Pendant les dernières années de sa vie, après qu'elle se fut cassé le col du fémur, elle n'est jamais allée plus loin que sur le palier de son étage. La concierge, ou un jeune garçon de l'immeuble, lui faisait ses commissions. Plusieurs fois, elle m'a arrêté dans l'escalier pour me demander quel jour on était. Un jour, je suis allé lui chercher une tranche de jambon. Elle m'a offert une pomme et m'a invité à entrer chez elle. Elle vivait au milieu de meubles extrêmement sombres qu'elle passait son temps à froter.

Il y a quelques années, un de mes amis a formé le projet de vivre un mois entier dans un aéroport international, sans jamais en sortir

(sinon, tous les aéroports internationaux étant par définition identiques, pour prendre un avion qui l'aurait conduit dans un autre aéroport international). À ma connaissance, il n'a jamais réalisé ce projet, mais on ne voit guère ce qui pourrait objectivement l'en empêcher : l'essentiel des activités vitales et la plupart des activités sociales peuvent sans peine s'accomplir dans le cadre d'un aéroport international : on y trouve des fauteuils profonds et des banquettes pas trop inconfortables, et souvent, même, des salles de repos où les voyageurs en transit peuvent faire un léger somme ; on y trouve des toilettes, des bains-douches, et, fréquemment, des saunas et des hammams ; on y trouve des coiffeurs, des pédicures, des infirmières, des masseurs-kinésithérapeutes, des cirEURs, des pressings-minute qui se font également un plaisir de réparer les talons et de faire un double des clés, des horlogers et des opticiens ; on y trouve des restaurants, des bars et des cafétérias, des maroquiniers et des parfumeurs, des fleuristes, des libraires, des disquaires, des marchands de tabac et des confiseurs, des marchands de stylos et des photographes ; on y trouve des magasins d'alimentation, des cinémas, une poste, des services de secrétariat volant, et, évidemment, une flopée de banques (car il est pratiquement impossible,

de nos jours, de vivre sans avoir affaire à une banque).

L'intérêt d'une telle entreprise tiendrait surtout dans son exotisme : un déplacement, plus apparent que réel, des habitudes et des rythmes, de petits problèmes d'adaptation. Cela deviendrait sans doute assez vite fastidieux ; en fin de compte, cela serait trop facile et, par conséquent, peu probant : un aéroport, vu sous cet angle, n'est rien d'autre qu'une sorte de galerie marchande : un simulacre de quartier ; il offre, à peu de choses près, les mêmes prestations qu'un hôtel. On ne pourrait donc tier d'une telle entreprise aucune conclusion pratique, ni dans le sens de la subversion ni dans le sens de l'acclimatation. Au mieux, on pourrait s'en servir comme sujet de reportage, ou comme point de départ d'un énième scénario comique.

3

Une chambre, c'est une pièce dans laquelle il y a un lit ; une salle à manger, c'est une pièce dans laquelle il y a une table et des chaises, et souvent un buffet ; un salon, c'est une pièce dans laquelle il y a des fauteuils et un divan ; une cuisine, c'est une pièce dans laquelle il y a une

cuisinière et une arrivée d'eau ; une salle de bains, c'est une pièce dans laquelle il y a une arrivée d'eau au-dessus d'une baignoire ; quand il y a seulement une douche, on l'appelle salle d'eau ; quand il y a seulement un lavabo, on l'appelle cabinet de toilette ; une entrée, c'est une pièce dont au moins une des portes conduit à l'extérieur de l'appartement ; accessoirement, on peut y trouver un portemanteau ; une chambre d'enfant, c'est une pièce dans laquelle on met un enfant ; un placard à balais, c'est une pièce dans laquelle on met les balais et l'aspirateur ; une chambre de bonne, c'est une pièce que l'on loue à un étudiant.

De cette énumération que l'on pourrait facilement continuer, on peut tirer ces deux conclusions élémentaires que je propose à titre de définitions :

1. Tout appartement est composé d'un nombre variable, mais fini, de pièces ;
2. Chaque pièce a une fonction particulière.

Il semble difficile, ou plutôt il semble dérisoire de questionner ces évidences. Les appartements sont construits par des architectes qui ont des idées bien précises sur ce que doivent être une entrée, une salle de séjour (*living-room*, récep-

tion), une chambre de parents, une chambre d'enfant, une chambre de bonne, un *dégalement*, une cuisine et une salle de bains. Mais pourrant, au départ, toutes les pièces se ressemblent peu ou prou, ce n'est pas la peine d'essayer de nous impressionner avec des histoires de modules et autres fariboles : ce ne sont jamais que des espèces de cubes, disons des parallélépipèdes rectangles ; ça a toujours au moins une porte et, encore assez souvent, une fenêtre ; c'est chauffé, mettons par un radiateur, et c'est équipé d'une ou de deux prises de courant (très rarement plus, mais si je commence à parler de la mesquinerie des entrepreneurs, je n'en aurai jamais fini). En somme, une pièce est un espace plutôt malléable.

Je ne sais pas, je ne veux pas savoir, où commence et où finit le fonctionnel. Ce qui m'apparaît, en tout cas, c'est que dans la partition modèle des appartements d'aujourd'hui, le fonctionnel fonctionne selon une procédure univoque, séquentielle, et nyctémérale<sup>1</sup> : les activités quotidiennes correspondent à des tranches horaires, et à chaque tranche horaire correspond une des pièces de l'appartement. En voici un modèle à peine caricatural :

1. Voilà la plus belle phrase du livre !

### *Espaces d'espaces*

- 07.00 La mère se lève et va préparer le petit déjeuner dans la CUISINE
- 07.15 L'enfant se lève et va dans la SALLE DE BAINS
- 07.30 Le père se lève et va dans la SALLE DE BAINS
- 07.45 Le père et l'enfant prennent leur petit déjeuner dans la CUISINE
- 08.00 L'enfant prend son manteau dans l'ENTRÉE et s'en va à l'école
- 08.15 Le père prend son manteau dans l'ENTRÉE et s'en va au bureau
- 08.30 La mère fait sa toilette dans la SALLE DE BAINS
- 08.45 La mère prend l'aspirateur dans le PLACARD À BALAIS et fait le ménage (elle passe alors par toutes les pièces de l'appartement, mais je renonce à les énumérer)
- 09.30 La mère prend son cabas dans la CUISINE et son manteau dans l'ENTRÉE et va faire le marché
- 10.30 La mère revient du marché et remet son manteau dans l'ENTRÉE

### *L'appartement*

- 10.45 La mère prépare le déjeuner dans la CUISINE
- 12.15 Le père revient de son bureau et accroche son manteau dans l'ENTRÉE
- 12.30 Le père et la mère déjeunent dans la SALLE À MANGER (l'enfant est demi-pensionnaire)
- 13.15 Le père prend son manteau dans l'ENTRÉE et repart à son bureau
- 13.30 La mère fait la vaisselle dans la CUISINE
- 14.00 La mère prend son manteau dans l'ENTRÉE et sort se promener ou faire des courses avant d'aller chercher l'enfant à la sortie de l'école
- 16.15 La mère et l'enfant reviennent et remettent leurs manteaux dans l'ENTRÉE
- 16.30 L'enfant prend son goûter dans la CUISINE
- 16.45 L'enfant va faire ses devoirs dans sa CHAMBRE D'ENFANT
- 18.30 La mère prépare le dîner dans la CUISINE

### *Espèces d'espaces*

- 18.45 Le père revient de son bureau et remet son manteau dans l' ENTRÉE
- 18.50 Le père va se laver les mains dans la SALLE DE BAINS
- 19.00 Toute la petite famille dîne dans la SALLE À MANGER
- 20.00 L'enfant va se laver les dents dans la SALLE DE BAINS
- 20.15 L'enfant va se coucher dans sa CHAMBRE D'ENFANT
- 20.30 Le père et la mère vont au salon ils regardent la télévision, ou bien ils écoutent la radio ou bien ils jouent aux cartes, ou bien le père lit le journal tandis que la mère fait de la couture, bref ils vaguent SALON
- 21.45 Le père et la mère vont se laver les dents dans la SALLE DE BAINS
- 22.00 Le père et la mère vont se coucher dans leur CHAMBRE

On remarquera, dans ce modèle dont je tiens à souligner le caractère à la fois fictif et problématique tout en restant persuadé de sa justesse élémentaire (personne ne vit exactement comme ça, bien sûr, mais c'est néanmoins comme ça, et pas autrement, que les architectes

### *L'appartement*

et les urbanistes nous voient vivre ou veulent que nous vivions), on remarquera, donc, d'une part que le salon et la chambre y ont à peine plus d'importance que le placard à balais (dans le placard à balais, on met l'aspirateur ; dans la chambre, on met les corps fourbus : ça renvoie aux mêmes fonctions de récupération et d'entrelien) et, d'autre part, que mon modèle ne serait pratiquement pas modifié si au lieu d'avoir, comme ici, des espaces séparés par des cloisons délimitant une chambre, un salon, une salle à manger, une cuisine, etc., on envisageait, comme cela se fait beaucoup aujourd'hui, un espace prétendument unique et pseudo-modulaire (vivoir, séjour, etc.) : on aurait alors, non pas une cuisine, mais un coin-cuisine, non pas une chambre, mais un coin-repos, non pas une salle à manger, mais un coin-repas.

On peut imaginer sans peine un appartement dont la disposition reposerait, non plus sur des activités quotidiennes, mais sur des fonctions de relations : ce n'est pas autrement, d'ailleurs, que s'opérerait la répartition modèle des pièces dites de réception dans les hôtels particuliers du XVIII<sup>e</sup> siècle ou dans les grands appartements bourgeois fin de siècle : suite de salons en enf-lade, commandée par un grand vestibule, et dont la spécification s'appuie sur des variations

minimes tournant toutes autour de la notion de réception : grand salon, petit salon, bureau de Monsieur, boudoir de Madame, fumoir, bibliothèque, billard, etc.

Il faut sans doute un petit peu plus d'imagination pour se représenter un appartement dont la partition serait fondée sur des fonctions sensorielles : on conçoit assez bien ce que pourraient être un *gustatorium* ou un auditoir, mais on peut se demander à quoi ressembleraient un visoir, un humoir, ou un palpoir...

D'une manière à peine plus transgressive, on peut penser à un partage reposant, non plus sur des rythmes circadiens, mais sur des rythmes heptadiens<sup>1</sup> : cela nous donnerait des appartements de sept pièces, respectivement appelées : le lundoir, le mardoir, le mercredoir, le jeuodoir, le vendredoir, le samedoir, et le dimanchoir. Ces deux dernières pièces, il faut le remarquer, exis-

1. Un habitat fondé sur un rythme *circa-annuel* existe chez quelques *happy few* qui disposent de suffisamment de résidences pour pouvoir s'efforcer de concilier leur sens des valeurs, leur goût des voyages, les conditions climatiques et les impératifs culturels. On les rencontrera, par exemple, en janvier au Mexique, en février en Suisse, en mars à Venise, en avril à Marrakech, en mai à Paris, en juin à Chypre, en juillet à Bayreuth, en août en Dordogne, en septembre en Écosse, en octobre à Rome, en novembre sur la Côte d'Azur, et en décembre à Londres...

tent déjà, abondamment commercialisées sous le nom de « résidences secondaires », ou « maisons de week-end ». Il n'est pas plus stupide d'imaginer une pièce qui serait exclusivement consacrée au lundi que de construire des villas qui ne *servent* que soixante jours par an. Le lundoir pourrait parfaitement être une buanderie (nos aïeux ruraux faisaient leur lessive le lundi) et le mardoir un salon (nos aïeux citadins recevaient volontiers chaque mardi). Cela, évidemment, ne nous sortirait guère du fonctionnel. Il vaudrait mieux, tant qu'à faire, imaginer une disposition thématique, un peu analogue à celle qui existait dans les bordels (après leur fermeture, et jusque dans les années 50, on en a fait des maisons d'étudiants ; plusieurs de mes amis ont ainsi vécu dans une ancienne « maison » de la rue de l'Arcade : l'un d'eux habitait « la chambre des tortures », un autre « l'avion » (lit en forme de carlingue, faux hublots, etc.), un troisième « la cabane du trappeur » (murs tapissés de faux rondins, etc.) ; ces faits méritaient d'être rappelés, particulièrement à l'auteur de l'article « Habiter l'inhabituel » (*Cause commune*, 1, n°2, 13-16, 1972) qui est également l'estimable directeur de la collection dans laquelle paraît cet ouvrage) : le lundoir, par exemple, imiterait un bateau ; on dormirait dans des hamacs, on laverait le parquet à grande eau, et l'on mangerait du

poisson ; le mardoit, pourquoi pas, commémorerait l'une des grandes conquêtes de l'homme sur la nature, la découverte du Pôle (Nord ou Sud, au choix), ou l'ascension de l'Everest : la pièce ne serait pas chauffée, on dormirait sous d'épaisses fourrures, la nourriture serait à base de pemmican (corned-beef les fins de mois, viande des Grisons les jours fastes) ; le mercredi glorifierait évidemment les enfants : c'est depuis quelque temps le jour où ils ne vont plus à l'école ; ce pourrait être une espèce de Palais de Dame Tartine : les murs seraient en pain d'épice et les meubles en pâte à modeler, etc., etc.

4

*D'un espace inutile*

J'ai plusieurs fois essayé de penser à un appartement dans lequel il y aurait une pièce inutile, absolument et délibérément inutile. Ça n'aurait pas été un débarras, ça n'aurait pas été une chambre supplémentaire, ni un couloir, ni un cagibi, ni un recoin. Ça aurait été un espace sans fonction. Ça n'aurait servi à rien, ça n'aurait renvoyé à rien.

66

Il m'a été impossible, en dépit de mes efforts, de suivre cette pensée, cette image, jusqu'au bout. Le langage lui-même, me semble-t-il, s'est avéré inapte à décrire ce rien, ce vide, comme si l'on ne pouvait parler que de ce qui est plein, utile et fonctionnel.

Un espace sans fonction. Non pas « sans fonction précise », mais précisément sans fonction ; non pas pluri-fonctionnel (cela, tout le monde sait le faire), mais a-fonctionnel. Ça n'aurait évidemment pas été un espace uniquement destiné à « libérer » les autres (fourre-tout, placard, penderie, rangement, etc.) mais un espace, je le répète, qui n'aurait servi à rien.

J'arrive quelquefois à ne penser à rien, et même pas comme l'ami Pierrrot, à la mort de Louis XVI : d'un seul coup, je me rends compte que je suis là, que le métro vient de s'arrêter et qu'ayant quitté Dugommier quelque quatre-vingt-dix secondes auparavant, je suis maintenant bel et bien à Daumesnil. Mais, en l'occurrence, je ne suis pas arrivé à penser le rien. Comment penser le rien ? Comment penser le rien sans automatiquement mettre quelque chose autour de ce rien, ce qui en fait un trou, dans lequel on va s'empresse de mettre quelque chose, une pratique, une fonction, un destin, un regard, un besoin, un manque, un surplus... ?

67

J'ai essayé de suivre avec docilité cette idée molle. J'ai rencontré beaucoup d'espaces inutilisables et beaucoup d'espaces inutilisés. Mais je ne voulais ni de l'inutilisable, ni de l'inutilisé, mais de l'inutile. Comment chasser les fonctions, chasser les rythmes, les habitudes, comment chasser la nécessité ? Je me suis imaginé que j'habitais un appartement immense, tellement immense que je ne parvenais jamais à me rappeler combien il y avait de pièces (je l'avais su, jadis, mais je l'avais oublié, et je savais que j'étais déjà trop vieux pour recommencer un dénombrement aussi compliqué) : toutes les pièces, sauf une, serviraient à quelque chose. Le tout était de trouver la dernière. Ce n'était pas plus difficile, en somme, que pour les lecteurs de *La Bibliothèque de Babel* de trouver le livre donnant la clé des autres. Il y avait effectivement quelque chose d'assez proche du vertige borgésien à vouloir se représenter une salle réservée à l'audition de la Symphonie n° 48 en *do*, dite *Maria-Theresa*, de Joseph Haydn, une autre consacrée à la lecture du baromètre ou au nettoyage de mon gros oreil droit...

J'ai pensé au vieux prince Bolkonski qui, lorsque le sort de son fils l'inquiète, cherche en vain pendant toute la nuit, de chambre en chambre, un flambeau à la main, suivi de son

serviteur Tikhone portant des couvertures de fourrure, le lit où il trouvera enfin le sommeil. J'ai pensé à un roman de science-fiction dans lequel la notion même d'habitat aurait disparu ; j'ai pensé à une autre nouvelle de Borges (*L'Immortel*) dans laquelle des hommes que la nécessité de vivre et de mourir n'habite plus ont construit des palais en ruine et des escaliers inutilisables ; j'ai pensé à des gravures d'Escher et à des tableaux de Magritte ; j'ai pensé à une gigantesque boîte de Skinner : une chambre entièrement tendue de noir, un unique bouton sur un des murs : en appuyant sur le bouton, on fait apparaître, pendant un bref instant, quelque chose comme une croix de Malte grise, sur fond blanc... ; j'ai pensé aux grandes Pyramides et aux intérieurs d'église de Saenredam ; j'ai pensé à quelque chose de japonais ; j'ai pensé au vague souvenir que j'avais d'un texte d'Heissenbüttel dans lequel le narrateur découvre une pièce sans portes ni fenêtres ; j'ai pensé à des rêves que j'avais faits sur ce même thème, découvrant dans mon propre appartement une pièce que je ne connaissais pas...

Je ne suis jamais arrivé à quelque chose de vraiment satisfaisant. Mais je ne pense pas avoir complètement perdu mon temps en essayant de franchir cette limite improbable : à travers cet

effort, il me semble qu'il transparaît quelque chose qui pourrait être un statut de l'habitable...

5

*Déménager*

Quitter un appartement. Vider les lieux.  
Décamper. Faire place nette. Débarrasser le plancher.

Inventorier ranger classer trier

Éliminer jeter fourguer

Casser

Brûler

Descendre desceller déclouer décoller dévisser

décrocher

Débrancher détacher couper tirer démonter

plier couper

Rouler

Empaqueter emballer sangler nouer empiler

rassembler entasser ficeler envelopper protéger

recouvrir entourer serrer

Enlever porter soulever

Balayer

Fermer

Partir

*Emménager*

nettoyer vérifier essayer changer aménager signer  
attendre imaginer inventer investir décider  
ployer plier courber gainer équiper dénuder  
fendre tourner retourner battre marmorner  
foncer pétrir axer protéger bâcher gâcher arracher  
trancher brancher cacher déclencher actionner  
installer bricoler encoller casser lacer passer  
tasser entrasser repasser polir consolider enfoncer  
cheviller accrocher ranger scier fixer punaiser  
marquer noter calculer grimper métrer maîtriser  
voir arpenter peser de tout son poids enduire  
poncer peindre frotter gratter connecter grimper  
trébucher enjamber égarer retrouver fatiguer  
peigner la girafe brosser mastiquer dégarnir  
canouffier mastiquer ajuster aller et venir lustrer  
laisser sécher admirer s'étonner s'énerver s'impar-  
tienter surseoir apprécier additionner intercaler  
sceller clouer visser boulonner couder s'accrou-  
pir se jucher se morfondre centrer accéder laver  
lessiver évaluer compter sourire soutenir sous-  
traire multiplier croquer le marmot esquisser  
acheter acquérir recevoir ramener débâiller défaire  
border encadrer sentir observer considérer rêver  
fixer creuser essuyer les plâtres camper appro-

fondre hausser se procurer s'asseoir s'adosser  
s'arc-bouter rincer déboucher compléter classer  
balayer soupirer siffler en travaillant humecter  
s'enticher arracher afficher coller jurer insister  
tracer poncer brosser peindre creuser brancher  
allumer amorcer souder se courber déclouer  
aiguiser viser musarder diminuer soutenir agiter  
avant de s'en servir affûter s'extasier fignoler  
bâcler râcler dépoussiérer manoeuvrer pulvériser  
équilibrer vérifier humecter tamponner vider  
concasser esquisser expliquer hausser les épaules  
emmancher diviser marcher de long en large  
faire tendre minuter juxtaposer rapprocher  
assortir blanchir laquer reboucher isoler jauger  
épingler ranger badigeonner accrocher  
recommencer intercaler étaler  
laver chercher entrer  
souffler s'installer  
habiter  
vivre

## Portes

On se protège, on se barricade. Les portes  
arrêtent et séparent.

La porte casse l'espace, le scinde, interdit  
l'osmose, impose le cloisonnement : d'un côté, il  
y a moi et mon *chez-moi*, le privé, le domestique  
(l'espace surchargé de mes propriétés : mon lit,  
ma moquette, ma table, ma machine à écrire,  
mes livres, mes numéros dépareillés de *La Nouvelle  
Revue française*...), de l'autre côté, il y a les  
autres, le monde, le public, le politique. On ne  
peut pas aller de l'un à l'autre en se laissant  
glisser, on ne passe pas de l'un à l'autre, ni dans  
un sens ni dans un autre : il faut un mot de  
passe, il faut franchir le seuil, il faut montrer  
patte blanche, il faut communiquer, comme le  
prisonnier communique avec l'extérieur.

Dans le film *Planète interdite*, on déduit de la  
forme triangulaire et de la taille phénoménale  
des portes quelques-unes des caractéristiques  
morphologiques de leurs très anciens bâtisseurs ;  
l'idée est aussi spectaculaire que gratuite (pour-  
quoi triangulaire ?) mais s'il n'y avait pas eu de  
portes du tout, on aurait pu en tirer des conclu-  
sions beaucoup plus étonnantes.

Comment préciser ? Il ne s'agit pas d'ouvrir ou de ne pas ouvrir sa porte, il ne s'agit pas de « laisser sa clé sur la porte » ; le problème n'est pas qu'il y ait ou non des clés : s'il n'y avait pas de porte, il n'y aurait pas de clé.

Il est évidemment difficile d'imaginer une maison qui n'aurait pas de porte. J'en ai vu une un jour, il y a plusieurs années, à Lansing, Michigan, États-Unis d'Amérique. Elle avait été construite par Frank Lloyd Wright : on commençait par suivre un sentier doucement sinueux sur la gauche duquel s'élevait, très progressivement, et même avec une nonchalance extrême, une légère déclivité qui, d'abord oblique, se rapprochait petit à petit de la verticale. Peu à peu, comme par hasard, sans y penser, sans qu'à aucun instant on ait été en droit d'affirmer avoir perçu quelque chose comme une transition, une coupure, un passage, une solution de continuité, le sentier devenait pierreux, c'est-à-dire que d'abord il n'y avait que de l'herbe, puis il se mettait à y avoir des pierres au milieu de l'herbe, puis il y avait un peu plus de pierres et cela devenait comme une allée dallée et herbue, cependant que sur la gauche, la pente du terrain commençait à ressembler, très vaguement, à un muret, puis à un mur en opus incertum. Puis

apparaissait quelque chose comme une toiture à claire-voie pratiquement indissociable de la végétation qui l'envahissait. Mais en fait, il était déjà trop tard pour savoir si l'on était dehors ou dedans : au bout du sentier, les dalles étaient jointives et l'on se trouvait dans ce que l'on nomme habituellement une entrée qui ouvrait directement sur une assez gigantesque pièce dont un des prolongements aboutissait d'ailleurs sur une terrasse agrémentée d'une grande piscine. Le reste de la maison n'était pas moins remarquable, pas seulement pour son confort, ni même pour son luxe, mais parce que l'on avait l'impression qu'elle s'était coulée dans sa colline comme un chat qui se pelotonne dans un coussin.

La chute de cette anecdote est aussi morale que prévisible : une dizaine de maisons à peu près semblables étaient disséminées sur les pourtours d'un club privé de golf. Le golf était entièrement clôturé ; des gardes dont on n'avait aucun mal à s'imaginer qu'ils étaient armés de carabines à canon scié (j'ai vu beaucoup de films américains dans ma jeunesse) surveillaient l'unique grille d'entrée.

## Escaliers

On ne pense pas assez aux escaliers.

Rien n'était plus beau dans les maisons anciennes que les escaliers. Rien n'est plus laid, plus froid, plus hostile, plus mesquin, dans les immeubles d'aujourd'hui.

On devrait apprendre à vivre davantage dans les escaliers. Mais comment ?

## Murs

Étant donné un mur, que se passe-t-il derrière ?

JEAN TARDIEU

Je mets un tableau sur un mur. Ensuite j'oublie qu'il y a un mur. Je ne sais plus ce qu'il y a derrière ce mur, je ne sais plus qu'il y a un mur, je ne sais plus que ce mur est un mur, je ne sais plus ce que c'est qu'un mur. Je ne sais plus que dans mon appartement, il y a des murs, et que s'il n'y avait pas de murs, il n'y aurait pas d'appartement. Le mur n'est plus ce qui délimite et définit le lieu où je vis, ce qui le sépare des autres lieux où les autres vivent, il n'est plus qu'un support pour le tableau. Mais j'oublie aussi le tableau, je ne le regarde plus, je ne sais plus le regarder. J'ai mis le tableau sur le mur pour oublier qu'il y avait un mur, mais en oubliant le mur, j'oublie aussi le tableau. Il y a des tableaux parce qu'il y a des murs. Il faut pouvoir oublier qu'il y a des murs et l'on n'a rien trouvé de mieux pour ça que les tableaux. Les tableaux effacent les murs. Mais les murs tuent les tableaux. Ou alors il faudrait changer continuellement, soit de mur, soit de tableau, mettre sans cesse d'autres tableaux sur les murs, ou tout le temps changer le tableau de mur.

*Espèces d'espaces*

On pourrait écrire sur ses murs (comme on écrit parfois sur les façades des maisons, sur les palissades des chantiers, sur les murailles des prisons), mais on ne le fait que très rarement.

L'immeuble

*Projet de roman*

1

J'imagine un immeuble parisien dont la façade a été enlevée – une sorte d'équivalent du toit soulevé dans « Le Diable boiteux » ou de la scène de jeu de go représentée dans le *Genji monogatari emaki* – de telle sorte que, du rez-de-chaussée aux mansardes, toutes les pièces qui se trouvent en façade soient instantanément et simultanément visibles.

Le roman – dont le titre est *La vie, mode d'emploi* – se borne (si j'ose employer ce verbe pour un projet dont le développement final aura quelque chose comme quatre cents pages) à décrire les pièces ainsi dévoilées et les activités qui s'y déroulent, le tout selon des processus formels dans le détail desquels il ne me semble pas nécessaire d'entrer ici, mais dont les seuls énoncés me semblent avoir quelque chose d'alléchant : polygraphie du cavalier (adaptée, qui plus est, à un échiquier de  $10 \times 10$ ), pseudo-quinine d'ordre 10, bi-carré latin orthogonal

d'ordre 10 (celui dont Euler conjectura la non-existence, mais qui fut démontré en 1960 par Bose, Parker et Shrikhande).

Les sources de ce projet sont multiples. L'une d'entre elles est un dessin de Saul Steinberg, paru dans *The Art of Living* (Londres, Hamish Hamilton, 1952), qui représente un meublé (on sait que c'est un meublé parce qu'à côté de la porte d'entrée il y a un écriteau portant l'inscription *No Vacancy*) dont une partie de la façade a été enlevée, laissant voir l'intérieur de quelque vingt-trois pièces (je dis quelque, parce qu'il y a aussi quelques échappées sur les pièces de derrière) : le seul inventaire — et encore il ne saurait être exhaustif — des éléments de mobilier et des actions représentées a quelque chose de proprement vertigineux :

- 3 salles de bains ; celle du 3<sup>e</sup> est vide ; dans celle du 2<sup>e</sup>, une femme prend un bain ; dans celle du rez-de-chaussée, un homme prend une douche.
- 3 cheminées, de tailles très différentes, mais dans le même axe. Aucune ne marche (personne ne fait du feu dedans, si l'on préfère) ; celles du 1<sup>er</sup> et du 2<sup>e</sup> sont équipées de chenets ; celle du 3<sup>e</sup> est coupée en deux par une cloison qui scinde également les moulures et la rosace du plafond.

- 6 lustres et 1 mobile genre Calder
- 5 téléphones
- 1 piano droit et son tabouret
- 10 individus adultes de sexe masculin, dont
  - 1 qui boit un verre
  - 1 qui tape à la machine
  - 2 qui lisent le journal, l'un est assis dans un fauteuil, l'autre est étendu sur un divan
  - 3 qui dorment
  - 1 qui se douche
  - 1 qui mange des toasts
  - 1 qui franchit le seuil d'une pièce dans laquelle se trouve un chien
- 10 individus adultes de sexe féminin, dont
  - 1 qui vague
  - 1 qui est assise
  - 1 qui tient un bébé dans ses bras
  - 2 qui lisent, l'une, assise, le journal, l'autre, couchée, un roman
  - 1 qui fait la vaisselle
  - 1 qui se baigne
  - 1 qui tricote
  - 1 qui mange des toasts
  - 1 qui dort
- 6 enfants en bas âge, dont 2 sont certainement des petites filles et 2 certainement des petits garçons
- 2 chiens
- 2 chats

### *Espèces d'espaces*

- 1 ours sur des roulettes
- 1 petit cheval sur des roulettes
- 1 petit train
- 1 poupée dans un landau
- 6 rats ou souris
- pas mal de termites (il n'est pas sûr que ce soient des termites ; en tout cas des espèces d'animaux qui vivent dans les planchers et les murs)
- au moins 38 tableaux ou gravures encadrés
- 1 masque nègre
- 29 lampes (en plus des lustres)
- 10 lits
- 1 lit d'enfant
- 3 divans dont un sert inconfortablement de lit
- 4 cuisines qui sont plutôt des kitchenettes
- 7 pièces parquetées
- 1 tapis
- 2 carpettes ou descentes de lit
- 9 pièces au sol sans doute recouvert de moquette
- 3 pièces carrelées
- 1 escalier intérieur
- 8 guéridons
- 5 tables basses
- 5 petites bibliothèques
- 1 étagère remplie de livres
- 2 pendules
- 5 commodes
- 2 tables

### *L'immeuble*

- 1 bureau à tiroirs avec un sous-main buvard et un encrier
- 2 paires de chaussures
- 1 tabouret de salle de bains
- 11 chaises
- 2 fauteuils
- 1 serviette de cuir
- 1 peignoir de bain
- 1 penderie
- 1 réveil
- 1 pèse-personne
- 1 poubelle à pédale
- 1 chapeau pendu à une patère
- 1 costume pendu sur un cintre
- 1 veston posé sur un dossier de chaise
- du linge qui sèche
- 3 petites armoires de salles de bains
- plusieurs bouteilles et flacons
- de nombreux objets difficilement identifiables (penduleries, cendriers, lunettes, verres, soucoupes pleines de cacahouètes, par exemple)
- Il n'a été décrit que la partie « défaçadée » de l'immeuble. Le quart restant du dessin permet tout de même de recenser un morceau de trottoir jonché de détritius (vieux journal, boîte de conserve, trois enveloppes), une poubelle trop pleine, un porche jadis somptueux, mais vétuste, et cinq personnages aux fenêtres : au second, parmi des fleurs en pots, un vieil homme qui

fume sa pipe et son chien, au troisième, un oiseau dans sa cage, une femme et une petite fille.

Il me semble que c'est l'été. Il doit être quelque chose comme huit heures du soir (il est curieux que les enfants ne soient pas couchés). La télévision n'a pas encore été inventée. On ne voit pas non plus un seul poste de radio. La propriétaire de l'immeuble est sans doute la dame qui tricote (elle n'est pas au premier, comme je l'ai d'abord cru, mais, vu la position du porche, au rez-de-chaussée, et ce que j'ai appelé rez-de-chaussée est en fait un sous-sol : la maison n'a que deux étages) : elle a eu des revers de fortune et a été obligée, non seulement de transformer sa maison en meublé, mais de scinder en deux ses deux plus belles pièces.

Un examen un peu plus attentif du dessin permettrait sans peine d'en tirer les détails d'un volumineux roman : il est évident, par exemple, que nous nous trouvons à une époque où la mode est aux cheveux frisés (trois femmes se sont mis des bigoudis) ; le monsieur qui dort sur son inconfortable divan est sans doute un professeur : c'est à lui qu'appartient la serviette de cuir et il a sur son bureau quelque chose qui ressemble fort à un paquet de copies ; la dame qui vague est la mère de la jeune fille qui est

assise et il est tout à fait vraisemblable que le monsieur qui est accoudé à la cheminée, un verre à la main et qui regarde d'un oeil plutôt perplexe le mobile genre Calder soit son futur gendre ; quant à son voisin, qui a quatre enfants et un chat, il semble s'acharner sur sa machine à écrire comme quelqu'un dont l'éditeur attendrait depuis trois semaines le manuscrit...

2

*Choses que, de temps à autre, on devrait faire systématiquement*

Dans l'immeuble où l'on habite :

- aller voir ses voisins ; regarder ce qu'il y a, par exemple, sur le mur qui nous est commun ; vérifier, ou démentir, l'homotopie des logements. Voir comment on en tire parti ;
- s'apercevoir que quelque chose qui peut ressembler à du dépaysement peut venir du fait que l'on prendra l'escalier B au lieu de l'escalier A, ou que l'on montera au 5<sup>e</sup> alors que l'on habite au second ;

### *Espèces d'espaces*

— essayer d'imaginer, dans le cadre même de l'immeuble, les bases d'une existence collective (j'ai vu, dans une vieille maison du XVIII<sup>e</sup> arrondissement, un w.c. qui était commun à quatre logements ; le propriétaire ne voulait pas payer pour l'éclairage dudit w.c., et aucun des quatre locataires n'avait voulu payer pour les trois autres, ni n'avait accepté l'idée d'un unique compteur et d'une quitance divisible par quatre. Le w.c. était donc éclairé par quatre ampoules distinctes, chacune commandée depuis l'un des quatre logements : une ampoule unique aurait-elle brûlé pendant dix ans, jour et nuit, qu'elle aurait évidemment coûté moins cher que l'installation d'un seul de ces circuits privés).

Dans les immeubles en général :

- les regarder ;
- lever la tête ;
- chercher le nom de l'architecte, le nom de l'entrepreneur, la date de la construction ;

### *L'immeuble*

- se demander pourquoi il y a souvent écrit « gaz à tous les étages » ;
- essayer de se souvenir, dans le cas d'un immeuble neuf, de ce qu'il y avait avant ;
- etc.

---

La rue

Les immeubles sont à côté les uns des autres. Ils sont alignés. Il est prévu qu'ils soient alignés, c'est une faute grave pour eux quand ils ne sont pas alignés : on dit alors qu'ils sont *frappés d'alignement*, cela veut dire que l'on est en droit de les démolir, afin de les reconstruire dans l'alignement des autres.

L'alignement parallèle de deux séries d'immeubles détermine ce que l'on appelle une rue : la rue est un espace bordé, généralement sur ses deux plus longs côtés, de maisons ; la rue est ce qui sépare les maisons les unes des autres, et aussi ce qui permet d'aller d'une maison à l'autre, soit en longeant, soit en traversant la rue. De plus, la rue est ce qui permet de repérer les maisons. Il existe différents systèmes de repérage ; le plus répandu, de nos jours et sous nos climats, consiste à donner un nom à la rue et des numéros aux maisons : l'appellation des rues est un sujet extrêmement complexe, et souvent même épineux, à propos duquel on pourrait

écrire plusieurs ouvrages ; quant au numérotage, il n'est pas tellement plus simple : il a été décidé, premièrement, que l'on mettrait des numéros pairs d'un côté et des numéros impairs de l'autre (mais comme se le demande fort justement un personnage de Raymond Queneau, dans *Le Vol d'Icare* : « 13 bis, est-ce un nombre pair ou un nombre impair ? »), deuxièmement, que par rapport au sens de la rue, les numéros pairs seraient à droite (et les numéros impairs à gauche) et, troisièmement, que ledit sens de la rue serait, généralement (mais on connaît beaucoup d'exceptions) déterminé par la position de ladite rue par rapport à un axe fixe, en l'occurrence la Seine : les rues parallèles à la Seine sont numérotées d'amont en aval, les rues perpendiculaires partent de la Seine et s'en éloignent (ces explications concernent évidemment Paris ; on peut supposer raisonnablement que des solutions analogues ont été imaginées pour les autres villes).

À l'inverse des immeubles qui appartiennent presque toujours à quelqu'un, les rues n'appartiennent en principe à personne. Elles sont partagées, assez équitablement, entre une zone réservée aux véhicules automobiles, et que l'on appelle la chaussée, et deux zones, évidemment plus étroites, réservées aux piétons, que l'on

nomme les trottoirs. Un certain nombre de rues sont entièrement réservées aux piétons, soit d'une façon permanente, soit pour certaines occasions particulières. Les zones de contacts entre la chaussée et les trottoirs permettent aux automobilistes qui désirent ne plus circuler de se garer. Le nombre des véhicules automobiles désireux de ne pas circuler étant beaucoup plus grand que le nombre de places disponibles, on a limité ces possibilités de stationnement, soit, à l'intérieur de certains périmètres appelés « zones bleues », en limitant le temps de stationnement, soit, plus généralement, en instaurant un stationnement payant.

Il n'est pas fréquent qu'il y ait des arbres dans les rues. Quand il y en a, ils sont entourés de grilles. Par contre, la plupart des rues sont équipées d'aménagements spécifiques correspondant à divers services : il y a ainsi des lampadaires qui s'allument automatiquement dès que la lumière du jour commence à décroître de façon significative ; des arrêts auprès desquels les usagers peuvent attendre l'arrivée des autobus ou des taxis ; des cabines téléphoniques, des bancs publics ; des boîtes dans lesquelles les citadins peuvent déposer des lettres que le service des postes viendra collecter à heures fixes ; des mécanismes à horloge destinés à recevoir l'argent

nécessaire à un stationnement de durée limitée ; des paniers réservés aux papiers usagés et autres détritus, et dans lesquels nombre de personnes jetent compulsivement, en passant, un regard furif ; des feux de circulation. Il y a également des panneaux de signalisation routière indiquant, par exemple, qu'il convient de se garer de tel ou tel côté de la rue selon que l'on est ou non dans la première ou dans la seconde quinzaine du mois (ce que l'on appelle un « stationnement unilatéral alterné »), ou que le silence est de rigueur vu la proximité d'un hôpital, ou, enfin et surtout, que la rue est en sens unique : l'affluence des véhicules automobiles est en effet telle que la circulation serait à peu près impossible si l'on n'avait pas, depuis quelques années, pris l'habitude, dans la plupart des agglomérations urbaines, d'imposer aux automobilistes de ne circuler que dans une seule direction, ce qui, évidemment, les oblige parfois à de longs détours.

À certains carrefours, jugés particulièrement dangereux, la communication entre les trottoirs et la chaussée, normalement libre, est interdite au moyen de pieux métalliques réunis par des chaînes ; des pieux identiques, plantés sur les trottoirs mêmes servent parfois à empêcher les véhicules automobiles de venir se garer sur les trottoirs, ce qu'ils auraient souvent ten-

dance à faire si on ne les en empêchait pas. Enfin, en certaines circonstances — défilés militaires, passages de chefs d'État, etc. — des portières entières de la chaussée peuvent être interdites au moyen de barrières métalliques légères s'imbriquant les unes dans les autres.

En certains endroits des trottoirs, des dénivellations en arc de cercle, familièrement appelées « bateaux », indiquent que des véhicules automobiles peuvent être garés à l'intérieur même des immeubles et qu'il convient de leur laisser en tous temps une possibilité de sortir ; en d'autres endroits, des petits carreaux de façade encastres dans le rebord des trottoirs indiquent que cette portion de trottoir est réservée au stationnement des voitures de louage.

La jonction de la chaussée et des trottoirs porte le nom de caniveau : c'est une zone très légèrement inclinée, grâce à laquelle les eaux de pluie peuvent s'écouler dans le système d'égout qui se trouve au-dessous de la rue, au lieu de s'étaler sur toute la largeur de la chaussée, ce qui générerait considérablement la circulation automobile. Pendant plusieurs siècles, il n'y eut qu'un seul caniveau et il se trouvait au milieu de la chaussée, mais l'on considère que le système actuel est mieux adapté. À défaut d'eau de pluie, l'entretien des chaussées et des trottoirs peut être

assuré grâce à des arrivées d'eau qui sont installées à presque tous les croisements de rues et qui s'ouvrent à l'aide de clés en forme de T dont sont munis des employés municipaux chargés du nettoyage des rues.

Il est, en principe, toujours possible de passer d'un côté de la rue à l'autre, en utilisant des passages protégés que les véhicules automobiles ne doivent franchir qu'avec la plus extrême attention. Ces passages protégés sont signalés, soit par deux séries parallèles, perpendiculaires à l'axe de la rue, de clous métalliques, dont la tête a un diamètre d'environ douze centimètres, d'où le nom de *passages cloutés* donné à ces zones protégées, soit par de larges bandes de peinture blanches disposées obliquement sur toute la largeur de la rue (les passages sont dits alors *matérialisés*). Le système des passages cloutés ou matérialisés ne semble plus avoir l'efficacité qu'il eut sans doute jadis, et il est souvent nécessaire de le doubler par un système de feux de signalisation à trois couleurs (rouge, orange et vert) qui, en se multipliant, ont fini par susciter des problèmes de synchronisation extraordinairement complexes que certains des plus gros ordinateurs du monde et certains des esprits mathématiques considérés comme les plus brillants de notre époque travaillent sans relâche à résoudre.

En différents endroits, des caméras télécommandées surveillent ce qui se passe : il y en a une au sommet de la Chambre des députés, juste sous le grand drapeau tricolore ; une autre, place Edmond-Rostand, dans l'axe du boulevard Saint-Michel ; d'autres encore à Alésia, place Clichy, au Châtelet, place de la Bastille, etc.

2

J'ai vu deux aveugles dans la rue Linné. Ils marchaient en se tenant par le bras. Ils avaient tous deux de longues cannes extrêmement flexibles. L'un des deux était une femme d'une cinquantaine d'années, l'autre un tout jeune homme. La femme effleurait de l'extrémité de sa canne tous les obstacles verticaux qui se dressaient le long du trottoir et, guidant la canne du jeune homme, les lui faisait toucher également en lui indiquant, très vite, et sans jamais se tromper, de quels obstacles il s'agissait : un lampadaire, un arrêt d'autobus, une cabine téléphonique, une corbeille à papier, une boîte aux lettres, un panneau de signalisation (elle n'a évidemment pas pu préciser ce que signalait ce panneau), un feu rouge...

*Travaux pratiques*

Observer la rue, de temps en temps, peut-être avec un souci un peu systématique.

S'appliquer. Prendre son temps.

Noter le lieu : la terrasse d'un café près du carrefour Bac-Saint-Germain

l'heure : sept heures du soir

la date : 15 mai 1973

le temps : beau fixe

Noter ce que l'on voit. Ce qui se passe de notable. Sait-on voir ce qui est notable ? Y a-t-il quelque chose qui nous frappe ?

Rien ne nous frappe. Nous ne savons pas voir.

Il faut y aller plus doucement, presque bêtement. Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne.

La rue : essayer de décrire la rue, de quoi c'est fait, à quoi ça sert. Les gens dans les rues. Les voitures. Quel genre de voitures ? Les immeubles : noter qu'ils sont plutôt confortables, plutôt cossus ; distinguer les immeubles d'habitation et les bâtiments officiels.

Les magasins. Que vend-on dans les magasins ? Il n'y a pas de magasins d'alimentation. Ah ! si, il y a une boulangerie. Se demander où les gens du quartier font leur marché.

Les cafés. Combien y a-t-il de cafés ? Un, deux, trois, quatre. Pourquoi avoir choisi celui-là ? Parce qu'on le connaît, parce qu'il est au soleil, parce que c'est un tabac. Les autres magasins : des antiquaires, habilleusement, hi-fi, etc. Ne pas dire, ne pas écrire « etc. ». Se forcer à épuiser le sujet, même si ça a l'air grotesque, ou futile, ou stupide. On n'a encore rien regardé, on n'a fait que repérer ce que l'on avait depuis longtemps repéré.

S'obliger à voir plus platement.

Déceler un rythme : le passage des voitures : les voitures arrivent par paquets parce que, plus haut ou plus bas dans la rue, elles ont été arrêtées par des feux rouges.

Compter les voitures.

Regarder les plaques des voitures. Distinguer les voitures immatriculées à Paris et les autres.

Noter l'absence des taxis alors que, précisément, il semble qu'il y ait de nombreuses personnes qui en attendent.

Lire ce qui est écrit dans la rue : colonnes Morris, kiosques à journaux, affiches, panneaux de circulation, graffitis, prospectus jetés à terre, enseignes des magasins.

Beauté des femmes.  
La mode est aux talons trop hauts.

Déchiffrer un morceau de ville, en déduire des évidences : la hantise de la propriété, par exemple. Décrire le nombre des opérations auxquelles se livre le conducteur d'un véhicule automobile lorsqu'il se gare à seule fin d'aller faire l'emplette de cent grammes de pâtes de fruits :

- se garer au moyen d'un certain nombre de manoeuvres
  - couper le contact
  - retirer la clé, déclenchant ainsi un premier dispositif anti-voil
  - s'extirper du véhicule
  - relever la glace de la portière avant gauche
  - la verrouiller
  - vérifier que la portière arrière gauche est verrouillée ; sinon : l'ouvrir
- relever la poignée de l'intérieur  
claquer la portière  
vérifier qu'elle est effectivement verrouillée

- faire le tour de la voiture ; le cas échéant, vérifier que le coffre est bien fermé à clé
- vérifier que la portière arrière droite est verrouillée ; sinon, recommencer l'ensemble des opérations déjà effectué sur la portière arrière gauche
- relever la glace de la portière avant droite
- fermer la portière avant droite
- la verrouiller
- jeter, avant de s'éloigner, un regard circulaire comme pour s'assurer que la voiture est encore là et que nul ne viendra la prendre.

Déchiffrer un morceau de ville. Ses circuits : pourquoi les autobus vont-ils de tel endroit à tel autre ? Qui choisit les itinéraires, et en fonction de quoi ? Se souvenir que le trajet d'un autobus parisien *intra-muros* est défini par un nombre de deux chiffres dont le premier décrit le terminus central et le second le terminus périphérique. Trouver des exemples, trouver des exceptions : tous les autobus dont le numéro commence par le chiffre 2 partent de la gare Saint-Lazare, par le chiffre 3 de la gare de l'Est ; tous les autobus dont le numéro se termine par un 2 aboutissent grosso modo dans le 16<sup>e</sup> arrondissement ou à Boulogne.

(Avant, c'étaient des lettres : l'S, cher à Queneau, est devenu le 84 ; s'attendrir au souvenir des

autobus à plate-forme, la forme des tickets, le receveur avec sa petite machine accrochée à sa ceinture...)

Les gens dans les rues : d'où qu'ils viennent ? Où qu'ils vont ? Qui qu'ils sont ?

Gens pressés. Gens lents. Paquets. Gens prudents qui ont pris leur imperméable. Chiens : ce sont les seuls animaux visibles. On ne voit pas d'oiseaux — on sait pourtant qu'il y a des oiseaux — on ne les entend pas non plus. On pourrait apercevoir un chat en train de se glisser sous une voiture, mais cela ne se produit pas.

Il ne se passe rien, en somme.

Essayer de classer les gens : ceux qui sont du quartier et ceux qui ne sont pas du quartier. Il ne semble pas y avoir de touristes. L'époque ne s'y prête pas, et d'ailleurs le quartier n'est pas spécialement touristique. Quelles sont les curiosités du quartier ? L'hôtel de Salomon Bernard ? L'église Saint-Thomas-d'Aquin ? Le n° 5 de la rue Sébastien-Bottin ?

Du temps passe. Boire son demi. Attendre.

Noter que les arbres sont loin (là-bas, sur le boulevard Saint-Germain et sur le boulevard

Raspail), qu'il n'y a pas de cinémas, ni de théâtres, qu'on ne voit aucun chantier visible, que la plupart des maisons semblent avoir obéi aux prescriptions de ravalement.

Un chien, d'une espèce rare (lévrier afghan ? sloughi ?).

Une land-rover que l'on dirait équipée pour traverser le Sahara (malgré soi, on ne note que l'insofite, le particulier, le misérablement exceptionnel : c'est le contraire qu'il faudrait faire).

Continuer

Jusqu'à ce que le lieu devienne improbable jusqu'à ressentir, pendant un très bref instant, l'impression d'être dans une ville étrangère, ou, mieux encore, jusqu'à ne plus comprendre ce qui se passe ou ce qui ne se passe pas, que le lieu tout entier devienne étranger, que l'on ne sache même plus que ça s'appelle une ville, une rue, des immeubles, des trottoirs...

Faire pleuvoir des pluies diluviennes, tout casser, faire pousser de l'herbe, remplacer les gens par des vaches, voir apparaître, au croisement de la rue du Bac et du boulevard Saint-Germain, dépassant de cent mètres les toits des immeubles, King-Kong, ou la souris fortifiée de Tex Avery !

Ou bien encore : s'efforcer de se représenter, avec le plus de précision possible, sous le réseau des rues, l'enchevêtrement des égouts, le passage des lignes de métro, la prolifération invisible et souterraine des conduits (électricité, gaz, lignes téléphoniques, conduites d'eau, réseau des pneumatiques) sans laquelle nulle vie ne serait possible à la surface.

En dessous, juste en dessous, ressusciter l'éocène : le calcaire à meulrières, les marnes et les caillasses, le gypse, le calcaire lacustre de Saint-Ouen, les sables de Beauchamp, le calcaire grossier, les sables et les lignites du Soissonnais, l'argile plastique, la craie.

4

Ou bien :

*Brouillon de lettre*

Je pense à toi, souvent  
parfois je rentre dans un café, je m'assieds près  
de la porte,  
je commande un café

106

je dispose sur le guéridon de faux marbre mon  
paquet de cigarettes, une boîte d'allumettes, un  
bloc de papier, mon stylo-feutre  
je remue longtemps la petite cuiller dans la tasse  
de café (pourant je ne sucre pas mon café, je le  
bois en laissant fondre le sucre dans ma bouche,  
comme les gens du Nord, comme les Russes et  
les Polonais quand ils boivent du thé)  
Je fais semblant d'être préoccupé, de réfléchir,  
comme si j'avais une décision à prendre  
En haut et à droite de la feuille de papier, j'ins-  
cris la date, parfois le lieu, parfois l'heure, je fais  
semblant d'écrire une lettre

j'écris lentement, très lentement, le plus lente-  
ment possible, je trace, je dessine chaque lettre,  
chaque accent, je vérifie les signes de punctua-  
tion

je regarde attentivement une affiche, le tarif  
des glaces et mystères, une ferrure, un store, le  
cendrier jaune, hexagonal (en fait, c'est un triangle  
équilatéral, dans les angles coupés duquel ont  
été aménagées les dépressions en demi-cercle où  
peuvent être posées les cigarettes)

Dehors il y a un peu de soleil  
le café est presque vide

107

deux rayaleurs de façades boivent un rhum au comptoir, le patron somnole derrière sa caisse, la serveuse nettoie la machine à café

je pense à toi  
tu marches dans ta rue, c'est l'hiver, tu as relevé  
le col de ton manteau de loup, tu es souriante et  
lointaine

(...)

5

*Les lieux*

(Notes sur un travail en cours)

En 1969, j'ai choisi, dans Paris, 12 lieux (des rues, des places, des carrefours, un passage), ou bien dans lesquels j'avais vécu, ou bien auxquels me rattachaient des souvenirs particuliers.

J'ai entrepris de faire, chaque mois, la description de deux de ces lieux. L'une de ces descriptions se fait sur le lieu même et se veut la plus neutre possible : assis dans un café, ou marchant dans la rue, un carnet et un stylo à la main, je m'efforce de décrire les maisons, les magasins, les gens que je rencontre, les affiches, et, d'une

manière générale, tous les détails qui attireraient mon regard. L'autre description se fait dans un endroit différent du lieu : je m'efforce alors de décrire le lieu de mémoire, et d'évoquer à son propos tous les souvenirs qui me viennent, soit des événements qui s'y sont déroulés, soit des gens que j'y ai rencontrés. Lorsque ces descriptions sont terminées, je les glisse dans une enveloppe que je scelle à la cire. À plusieurs reprises, je me suis fait accompagner sur les lieux que je décrirais par un ou une ami(e) photographe qui, soit librement, soit sur mes indications, a pris des photos que j'ai alors glissées, sans les regarder (à l'exception d'une seule) dans les enveloppes correspondantes ; il m'est arrivé également de glisser dans ces enveloppes divers éléments susceptibles de faire plus tard office de témoignages, par exemple des tickets de métro, ou bien des tickets de consommation, ou des billets de cinéma, ou des prospectus, etc.

Je recommence chaque année ces descriptions en prenant soin, grâce à un algorithme auquel j'ai déjà fait allusion (bi-carré latin orthogonal, celui-ci étant d'ordre 12), premièrement, de décrire chacun de ces lieux en un mois différent de l'année, deuxièmement, de ne jamais décrire le même mois le même couple de lieux.

Cette entreprise, qui n'est pas sans rappeler dans son principe les « bombes du temps »,

## *Espèces d'espaces*

durera donc douze ans, jusqu'à ce que tous les lieux aient été décrits deux fois douze fois. Trop préoccupé, l'année dernière, par le tournage de *Un homme qui dort* (dans lequel apparaissent, d'ailleurs, la plupart de ces lieux), j'ai en fait sauté l'année 73 et c'est donc seulement en 1981 que je serai en possession (si toutefois je ne prends pas d'autre retard...) des 288 textes issus de cette expérience. Je saurai alors si elle en valait la peine : ce que j'en attends, en effet, n'est rien d'autre que la trace d'un triple vieillissement : celui des lieux eux-mêmes, celui de mes souvenirs, et celui de mon écriture.

---

## Le quartier

Le quartier. Qu'est-ce que c'est qu'un quartier ?  
T'habites dans le quartier ? T'es du quartier ?  
T'as changé de quartier ? T'es dans quel quartier ?

Ça a vraiment quelque chose d'amorphe, le quartier : une manière de paroisse ou, à strictement parler, le quart d'un arrondissement, le petit morceau de ville dépendant d'un commissariat de police...

Plus généralement : la portion de la ville dans laquelle on se déplace facilement à pied ou, pour dire la même chose sous la forme d'une lapalissade, la partie de la ville dans laquelle on n'a pas besoin de se rendre, puisque précisément on y est. Cela semble aller de soi ; encore faut-il préciser que, pour la plupart des habitants d'une ville, cela a pour corollaire que le quartier est aussi la portion de la ville dans laquelle on ne travaille pas : on appelle son quartier le coin où l'on réside et pas le coin où l'on travaille : et les lieux de résidence et les lieux de travail ne

### *Espèces d'espaces*

coincident presque jamais : cela aussi est une évidence, mais ses conséquences sont innombrables.

#### *La vie de quartier*

C'est un bien grand mot.

D'accord, il y a les voisins, il y a les gens du quartier, les commerçants, la crèmerie, le tout pour le ménage, le tabac qui reste ouvert le dimanche, la pharmacie, la poste, le café dont on est, sinon un habitué, du moins un client régulier (on serre la main du patron ou de la serveuse).

Évidemment, on pourrait cultiver ces habitudes, aller toujours chez le même boucher, laisser ses paquets à l'épicerie, se faire ouvrir un compte chez le droguiste, appeler la pharmacienne par son prénom, confier son chat à la marchande de journaux, mais on aurait beau faire, ça ne ferait pas une vie, ça ne pourrait même pas donner l'illusion d'être la vie : ça créerait un espace familier, ça susciterait un itinéraire (sortir de chez soi, aller acheter le journal du soir, un paquet de cigarettes, un paquet de poudre à laver, un kilo de cerises, etc.), prétexte à quelques poignées de main molles, bonjour,

### *Le quartier*

madame Chamissac, bonjour, monsieur Fernand, bonjour, mademoiselle Jeanne), mais ça ne sera jamais qu'un aménagement douccâtre de la nécessité, une manière d'enrober le mercantile.

Évidemment on pourrait fonder un orchestre, ou faire du théâtre dans la rue. Animer, comme on dit, le quartier. Souder ensemble les gens d'une rue ou d'un groupe de rues par autre chose qu'une simple connivence, mais une exigence ou un combat.

#### *La mort du quartier*

C'est un bien grand mot aussi

(d'ailleurs, il y a beaucoup d'autres choses qui meurent : les villes, les campagnes, etc.).

Ce que je regrette, surtout, c'est le cinéma de quartier, avec ses publicités hideuses pour le teinturier du coin.

De tout ce qui précède, je peux tirer la conclusion, à vrai dire peu satisfaisante, que je n'ai qu'une idée très approximative de ce qu'est

un quartier. Il est vrai que j'en ai pas mal changé, au cours de ces dernières années : je n'ai pas eu le temps de vraiment m'y faire.

Je me sers peu de mon quartier. C'est seulement par hasard que quelques-uns de mes amis vivent dans le même quartier que moi. Par rapport à mon logis, mes principaux centres d'intérêt sont plutôt excentriques. Je n'ai rien contre le fait de bouger, au contraire.

Pourquoi ne pas privilégier la dispersion ? Au lieu de vivre dans un lieu unique, en cherchant vainement à s'y rassembler, pourquoi n'aurait-on pas, éparpillées dans Paris, cinq ou six chambres ? J'irais dormir à Denfert, j'écrirais place Voltaire, j'écouterais de la musique place Clichy, je ferais l'amour à la Poterne des peupliers, je mangerais rue de la Tombe-Issoire, je lirais près du parc Monceau, etc. Est-ce plus stupide, en fin de compte, que de mettre tous les marchands de meubles faubourg Saint-Antoine, tous les marchands de verterie rue du Paradis, tous les tailleurs rue du Sentier, tous les Juifs rue des Rosiers, tous les étudiants au quartier Latin, tous les éditeurs à Saint-Sulpice, tous les médecins dans Harley Street, tous les Noirs à Harlem ?

La ville

Les toits de Paris, couchés sur le dos, leurs  
petites pattes en l'air.

RAYMOND QUENEAU

Ne pas essayer trop vite de trouver une  
définition de la ville ; c'est beaucoup trop gros,  
on a toutes les chances de se tromper.

D'abord, faire l'inventaire de ce que l'on voit.  
Recenser ce dont l'on est sûr. Établir des distinc-  
tions élémentaires : par exemple entre ce qui est  
la ville et ce qui n'est pas la ville.

S'intéresser à ce qui sépare la ville de ce qui  
n'est pas la ville. Regarder ce qui se passe quand  
la ville s'arrête. Par exemple (j'ai déjà abordé ce  
sujet à propos des rues), une méthode absolu-  
ment infallible pour savoir si l'on se trouve dans  
Paris ou à l'extérieur de Paris consiste à regarder  
le numéro des autobus : s'ils ont deux chiffres,  
on est dans Paris, s'ils ont trois chiffres, on est en  
dehors de Paris (ce n'est malheureusement pas  
aussi infallible que ça ; mais en principe, ça  
devrait l'être).

Reconnaître que les banlieues ont fortement tendance à ne pas rester banlieues.

Bien noter que la ville n'a pas toujours été ce qu'elle était. Se souvenir, par exemple, qu'Autueil fut longtemps à la campagne ; jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, quand les médecins voyaient qu'un enfant était un peu trop pâlot, ils recommandaient aux parents d'aller passer quelques jours à Autueil respirer le bon air de la campagne (d'ailleurs, il y a encore à Autueil une crèmerie qui persiste à s'appeler la Ferme d'Autueil).

Se souvenir aussi que l'Arc de triomphe fut bâti à la campagne (ce n'était pas vraiment la campagne, c'était plutôt l'équivalent du bois de Boulogne, mais, en tout cas, ce n'était pas vraiment la ville).

Se souvenir aussi que Saint-Denis, Bagnolet, Aubervilliers sont des villes beaucoup plus importantes que Poitiers, Annecy ou Saint-Nazaire.

Se souvenir que tout ce qui se nomme « faubourg » se trouvait à l'extérieur de la ville (faubourg Saint-Antoine, faubourg Saint-Denis, faubourg Saint-Germain, faubourg Saint-Honoré).

Se souvenir que si l'on disait Saint-Germain-des-Prés, c'est parce qu'il y avait des prés.

Se souvenir qu'un « boulevard » est à l'origine une promenade plantée d'arbres qui fait le tour

d'une ville et qui occupe ordinairement l'espace où étaient d'anciens remparts.

Se souvenir, au fait, que c'était fortifié...

2

Le vent souffle de la mer : les odeurs nauséabondes des villes sont poussées vers l'est en Europe, vers l'ouest en Amérique. C'est pour cette raison que les quartiers chics sont à l'ouest à Paris (le Seizième, Neuilly, Saint-Cloud, etc.) et à Londres (le West End), et à l'est à New York (l'East Side).

3

Une ville : de la pierre, du béton, de l'asphalte. Des inconnus, des monuments, des institutions. Mégapoles. Villes tentaculaires. Artères. Foules. Fournilières ?

Qu'est-ce que le cœur d'une ville ? L'âme d'une ville ?

Pourquoi dit-on qu'une ville est belle ou qu'une ville est laide ? Qu'y a-t-il de beau et qu'y a-t-il

de laid dans une ville ? Comment connaît-on une ville ? Comment connaît-on sa ville ?

4

*Méthode* : il faudrait, ou bien renoncer à parler de la ville, à parler sur la ville, ou bien s'obliger à en parler le plus simplement du monde, en parler évidemment, familièrement. Chasser toute idée préconçue. Cesser de penser en termes tout préparés, oublier ce qu'ont dit les urbanistes et les sociologues.

Il y a quelque chose d'effrayant dans l'idée même de la ville ; on a l'impression que l'on ne pourra que s'accrocher à des images tragiques ou désespérées : Métropolis, l'univers minéral, le monde pétrifié, que l'on ne pourra qu'accumuler sans trêve des questions sans réponse.

Nous ne pourrions jamais expliquer ou justifier la ville. La ville est là. Elle est notre espace et nous n'en avons pas d'autre. Nous sommes nés dans des villes. Nous avons grandi dans des villes. C'est dans des villes que nous respirons. Quand nous prenons le train, c'est pour aller d'une ville à une autre ville. Il n'y a rien d'inhumain dans une ville, sinon notre propre humanité.

### *Ma ville*

J'habite Paris. C'est la capitale de la France. À l'époque où la France s'appelait la Gaule, Paris s'appelait Lutèce.

Comme beaucoup d'autres villes, Paris a été construit dans la proximité immédiate de sept collines. Ce sont : le mont Valérien, Montmartre, Montparnasse, Montsouris, la colline de Chaillot, les Buttes-Chaumont et la Butte-aux-Cailles, la montagne Sainte-Genève, etc.

Je ne connais évidemment pas toutes les rues de Paris. Mais j'ai toujours une idée de l'endroit où elles se trouvent. Même si je le voulais, j'aurais du mal à me perdre dans Paris. Je dispose de nombreux points de repères. Je sais presque toujours dans quelle direction je dois prendre le métro. Je connais assez bien l'itinéraire des autobus ; je sais expliquer à un chauffeur de taxi le trajet que je souhaite emprunter. Le nom des rues ne m'est presque jamais étranger, les caractéristiques des quartiers me sont familières ; j'identifie sans trop de peine les églises et autres monuments ; je sais où sont les gares. De nombreux endroits se rattachent à des souvenirs précis : ce sont des maisons où ont vécu jadis des

*Villes étrangères*

amis que j'ai perdus de vue, ou bien c'est un café dans lequel j'ai joué pendant six heures d'affilée au billard électrique (avec, pour mise initiale, une seule pièce de vingt centimes), ou bien c'est le square dans lequel j'ai lu *La Peau de chagrin* en surveillant les ébats de ma petite nièce.

J'aime marcher dans Paris. Parfois pendant tout un après-midi, sans but précis, pas vraiment au hasard, ni à l'aventure, mais en essayant de me laisser porter. Parfois en prenant le premier autobus qui s'arrête (on ne peut plus prendre les autobus au vol). Ou bien en préparant soigneusement, systématiquement, un itinéraire. Si j'en avais le temps, j'aimerais concevoir et résoudre des problèmes analogues à celui des ponts de Koenigsberg, ou, par exemple, trouver un trajet qui, traversant Paris de part en part, n'emprunterait que des rues commençant par la lettre C.

J'aime ma ville, mais je ne saurais dire exactement ce que j'y aime. Je ne pense pas que ça soit l'odeur. Je suis trop habitué aux monuments pour avoir envie de les regarder. J'aime certaines lumières, quelques ponts, des terrasses de cafés. J'aime beaucoup passer dans un endroit que je n'ai pas vu depuis longtemps.

On sait aller de la gare, ou de l'*air terminal* à son hôtel. On souhaite qu'il n'en soit pas trop éloigné. On voudrait être dans le centre. On étudie soigneusement le plan de la ville. On repère les musées, les parcs, les endroits que l'on veut a fortamment recommandé d'aller voir.

On va voir les tableaux et les églises. On aimerait bien se promener, flâner, mais on n'ose pas ; on ne sait pas aller à la dérive, on a peur de se perdre. On ne marche même pas vraiment, on arpente. On ne sait pas très bien quoi regarder. On est presque ému si l'on rencontre le bureau d'Air France, presque au bord des larmes si l'on voit *Le Monde* dans un kiosque à journaux. Aucun lieu ne se laisse rattacher à un souvenir, à une émotion, à un visage. On repère des salons de thé, des cafétérias, des milk-bars, des tavernes, des restaurants. On passe devant une statue. C'est celle de Ludwig Spankerfel di Nominatore, le célèbre brasseur. On regarde avec intérêt des jeux complets de clés anglaises (on a deux heures à perdre et l'on se promène pendant deux heures ; pourquoi serait-on plus particulièrement attiré par ceci ou par cela ? Espace

neutre, non encore investi, pratiquement sans repères : on ne sait pas combien de temps il faut pour aller d'un endroit à un autre ; du coup, on est toujours terriblement en avance).

Deux jours peuvent suffire pour que l'on commence à s'acclimater. Le jour où l'on découvre que la statue de Ludwig Spankerfel di Nominatore (le célèbre brasseur) n'est qu'à trois minutes de son hôtel (au bout de la rue du Prince-Adalbert) alors que l'on mettrait une grande demi-heure à y aller, on commence à prendre possession de la ville. Cela ne veut pas dire que l'on commence à l'habiter.

On garde souvent de ces villes à peine effleurées le souvenir d'un charme indéfinissable : le souvenir même de notre indécision, de nos pas hésitants, de notre regard qui ne savait vers quoi se tourner et que presque rien suffisait à émouvoir : une rue presque vide plantée de gros platanes (étaient-ce des platanes ?) à Belgrade, une façade de céramique à Sarrebrück, les pentes dans les rues d'Édimbourg, la largeur du Rhin, à Bâle, et la corde — le nom exact serait la traile — guidant le bac qui le traverse...

### *Du tourisme*

Quant à voir la ville, il n'y pensait même pas, étant de cette race d'Anglais qui font visiter par leur domestique les pays qu'ils traversent.

JULES VERNE,  
*Le Tour du monde en 80 jours*

Plutôt que visiter Londres, rester chez soi, au coin de sa cheminée, et lire les irremplaçables renseignements que fournit le Baedeker (édition de 1907) :

*La saison (season), c'est-à-dire les mois de mai, juin et juillet, est l'époque la plus favorable pour visiter Londres ; c'est celle où siège le Parlement, où la haute société réside dans la ville, où les premiers acteurs occupent la scène des grands théâtres et où les expositions artistiques sont dans tout leur éclat. Le reste du pays peut se visiter toute l'année, à l'exception des montagnes.*

*... Si l'on ne trouve pas de policeman dans le voisinage, prendre ses informations dans un magasin. Ne vous adressez à un inconnu qu'en cas de nécessité absolue, et ne répondez à aucune*

question d'un passant, surtout en français, car cette question est probablement le préliminaire d'un vol ou d'une escroquerie. L'étranger devra du reste être continuellement sur ses gardes et surtout faire toujours attention à sa bourse et à sa montre. Se rappeler cette recommandation en montant en chemin de fer et en omnibus, aussi bien qu'en descendant, en somme partout où il y aura foule. On notera qu'il est d'usage, pour les piétons, de tenir la droite dans les rues fréquentées. Éviter aussi, le soir, les quartiers pauvres et les rues écartées.

Les chemins de fer métropolitains (...) sont des voies de circulation importantes pour les longues courses dans Londres. Ils passent le plus souvent sous terre, à peu de profondeur, dans des tunnels ou des tranchées bordées de hautes murailles (...). Les trains circulent sur la ceinture intérieure de 5 h 1/2 du matin jusque vers minuit (...). On prend un billet (ticket) au guichet (booking-office) et on descend à la voie. Au premier palier, un contrôleur vous indique de quel côté (platform) il faut monter. Le grand O rouge sur les billets signifie « outer », c'est-à-dire voie extérieure, et le grand I « inner », c'est-à-dire intérieure. Un indicateur fait connaître la direction du prochain train, et le nom de la dernière station desservie est marqué en grosses lettres sur le devant de la locomotive. Les conducteurs annoncent les stations, dont les noms sont du reste affichés sur des écriteaux, sur les lanternes et les dossiers des bancs du quai. Arrêts très courts : se hâter.

Médecins. On recommande les docteurs : L. Vintras, médecin de l'Ambassade de France et de l'hôpital français (...); H. de Metric (chirurgien) (...); H. Dardenne (...); P. J. Baranoff, médecin de l'hôpital français (...); Naumann, médecin de l'hôpital italien (...). Dentistes : A. A. Goldsmith (américain) (...); K. A. Dauport (américain) (...); H. L. Coffin (américain) (...); Pierrepoint (américain), etc. Pharmacies (aucune pharmacie française)...

Emploi du temps : deux semaines suffisent à peine, même à un voyageur infatigable, se contentant d'un coup d'œil superficiel, pour se faire une idée un peu claire de Londres et de ses environs. Une distribution méthodique du temps facilitera beaucoup cette tâche (...). Le matin et l'après-midi, on peut aller voir les églises, dont beaucoup sont ouvertes toute la journée, et se promener dans ses parcs, les jardins botanique et zoologique. L'après-midi, de 5 h à 7 h avant le dîner, on fera un tour dans Regent Street ou Hyde Park, toujours animés d'une foule compacte, de brillants cavaliers et d'équipages en grand nombre. Si l'on est dans le voisinage du pont de Londres, on profitera de chaque instant disponible pour voir le port et ses environs, les bâtiments qui arrivent ou qui partent, et la circulation énorme dans les docks. On recommande surtout, pour jouir de ce spectacle grandiose et unique dans le monde, l'excursion à Graubend.

*Exercices*

- Décrire les opérations que l'on effectue lorsque l'on prend le métro avec la même minutie que Baedeker pour le métro de Londres en 1907
- Repenser à certaines des propositions faites par les surréalistes pour embellir la ville :
  - L'obélisque : l'arrondir et faire poser à son sommet une plume d'acier à sa mesure
  - La tour Saint-Jacques : la courber légèrement
  - Le lion de Belfort : lui faire ronger un os et le tourner vers l'ouest
  - Le Panthéon : le trancher verticalement et éloigner les deux moitiés de 50 centimètres
- Essayer de calculer, en s'aidant de cartes et de plans adéquats, un itinéraire qui permettrait de prendre successivement tous les autobus de la capitale.
- Essayer d'imaginer ce que deviendra Paris :

*Paris deviendra le jardin d'hiver ; — espaliers à fruits sur le boulevard. La Seine filtrée et chaude, — abondance de pierres précieuses factices, — pro-*

*digalité de la dorure, — éclairage des maisons — on emmagasinera la lumière, car il y a des corps qui ont cette propriété, comme le sucre, la chair de certains mollusques et le phosphore de Bologne. On sera tenu de faire badigeonner les façades des maisons avec la substance phosphorescente, et leur radiation éclairera les rues.*

Gustave Flaubert,  
Brouillons de *Bouvard et Pécuchet*,  
plan final, *Pléiade*, II, 986.

---

La campagne

Je n'ai pas grand-chose à dire à propos de la campagne : la campagne n'existe pas, c'est une illusion.

Pour la majorité de mes semblables, la campagne est un espace d'agrément qui entoure leur résidence secondaire, qui borde une portion des autoroutes qu'ils empruntent le vendredi soir quand ils s'y rendent, et dont, le dimanche après-midi, s'ils ont quelque courage, ils parcourront quelques mètres avant de regagner la ville où, pendant le reste de la semaine, ils se feront les chantages du retour à la nature.

Comme tout le monde, pourtant, j'ai été plusieurs fois à la campagne (la dernière fois, je m'en souviens très bien, c'était en février 1973 ; il faisait très froid). D'ailleurs, j'aime la campagne (j'aime aussi la ville, je l'ai déjà dit, je ne suis pas difficile) : j'aime être à la campagne : on mange du pain de campagne, on respire mieux,

on voit parfois des animaux que l'on n'a pratiquement pas l'habitude de voir dans les villes, on fait du feu dans les cheminées, on joue au scrabble ou à d'autres petits jeux de société. On a souvent plus de place qu'à la ville, il faut le reconnaître, et presque autant de confort, et parfois autant de calme. Mais rien de tout cela ne me semble suffire à fonder une différence pertinente.

La campagne est un pays étranger. Cela ne devrait pas être, mais pourtant il en est ainsi ; cela aurait pu ne pas être, mais il en a été ainsi et il en sera ainsi désormais : il est bien trop tard pour y changer quoi que ce soit.

Je suis un homme des villes ; je suis né, j'ai grandi, et j'ai vécu dans des villes. Mes habitudes, mes rythmes et mon vocabulaire sont des habitudes, des rythmes et un vocabulaire d'homme des villes. La ville m'appartient. J'y suis chez moi : l'asphalte, le béton, les grilles, le réseau des rues, la grisaille des façades à perte de vue, ce sont des choses qui peuvent m'étonner ou me scandaliser, mais de la même façon que pourrait me scandaliser ou m'étonner, par exemple, l'extrême difficulté qu'il y a à vouloir regarder sa propre nuque ou l'injustifiable existence des sinus (frontaux ou maxillaires). À la campagne, rien ne me scandalise ; par conven-

tion, je pourrais dire que tout m'étonne ; en fait, tout me laisse à peu près indifférent. J'ai appris beaucoup de choses à l'école et je sais encore que Metz, Toul et Verdun formaient les Trois-Évêchés, que delta égale b 2 moins 4 a c, et qu'acide plus base donnent sel plus eau, mais je n'ai rien appris concernant la campagne, ou bien j'ai oublié tout ce que l'on m'avait appris. Il m'est arrivé de lire dans des livres que les campagnes étaient peuplées de paysans, que les paysans se levaient et se couchaient en même temps que le soleil, et que leur travail consistait, entre autres, à chauler, à marnier, à assolier, à dessoler, à faluner, à herser, à houer, à sarcler, à biner ou à dépiquer. Les opérations que ces verbes recouvrent sont pour moi plus exotiques que celles qui président, par exemple, à la remise en état d'une chaudière mixte de chauffage central, domaine dans lequel je ne suis pourtant absolument pas versé.

Il y a, bien sûr, les grands champs jaunes sillonnés de machines étincelantes, les bocages, les prairies plantées de luzerne et les vignes à perte de vue. Mais je ne sais rien de ces espaces, ils sont pour moi impraticables. Les seules choses que je puisse connaître, ce sont les petits sachets de Vilmorin ou Truffaut, les fermes aménagées où le joug des boeufs est devenu suspension, où les mesures à grains sont devenues

corbeilles à papier (j'en ai une, à laquelle je tiens beaucoup), les articles apitoyés sur l'élevage des petits veaux et la nostalgie des cerises mangées dans l'arbre.

2

*L'utopie villageoise*

Pour commencer, on aurait été à l'école avec le facteur.

On saurait que le miel de l'instituteur est meilleur que celui du chef de gare (non, il n'y aurait plus de chef de gare, seulement un garde-barrière : depuis plusieurs années les trains ne s'arrêteraient plus, une ligne de cars les remplacerait, mais il y aurait encore un passage à niveau qui n'aurait pas encore été automatisé).

On saurait s'il allait y avoir de la pluie en regardant la forme des nuages au-dessus de la colline, on connaîtrait les endroits où il y aurait encore des écrevisses, on se souviendrait de l'époque où le garagiste ferrait les chevaux (en rajouter un peu, jusqu'à presque avoir envie d'y croire, mais pas trop quand même...).

Bien sûr, on connaîtrait tout le monde et les

histoires de tout le monde. Tous les mercredis, le charcutier de Dampierre klaxonnerait devant chez vous pour vous apporter les andouillettes. Tous les lundis, madame Blaise viendrait laver.

On irait avec les enfants cueillir des mûres le long des chemins creux ; on les accompagnerait aux champignons ; on les enverrait à la chasse aux escargots.

On serait attentif au passage du car de sept heures. On aimerait aller s'asseoir sur le banc du village, sous l'orme centenaire, en face de l'église.

On irait par les champs avec des chaussures montantes et une canne à bout ferré à l'aide de laquelle on décapiterait les folles graminées.

On jouerait à la manille avec le garde-champêtre.

On irait chercher son bois dans les bois communaux.

On saurait reconnaître les oiseaux à leur chant.

On connaîtrait chacun des arbres de son verger.

On attendrait le retour des saisons.

*Alternative nostalgique (et fausse) :*

Ou bien s'entraciner, retrouver, ou façonner ses racines, arracher à l'espace le lieu qui sera vôtre, bâtir, planter, s'appropriier, millimètre par millimètre, son « chez-soi » : être tout entier dans son village, se savoir cévenol, se faire poitevin.

Ou bien n'avoir que ses vêtements sur le dos, ne rien garder, vivre à l'hôtel et en changer souvent, et changer de ville, et changer de pays ; parler, lire indifféremment quatre ou cinq langues ; ne se sentir chez soi nulle part, mais bien presque partout.

Du mouvement

On vit quelque part : dans un pays, dans une ville de ce pays, dans un quartier de cette ville, dans une rue de ce quartier, dans un immeuble de cette rue, dans un appartement de cet immeuble.

Il y a longtemps qu'on aurait dû prendre l'habitude de se déplacer, de se déplacer librement, sans que cela nous coûte. Mais on ne l'a pas fait : on est resté là où l'on était ; les choses sont restées comme elles étaient. On ne s'est pas demandé pourquoi c'était là et pas ailleurs, pourquoi c'était comme cela et pas autrement. Ensuite, évidemment, il a été trop tard, les plis étaient pris. On s'est mis à se croire bien là où l'on était. Après tout, on y était aussi bien qu'en face.

On a du mal à changer, ne serait-ce que ses meubles de place. Déménager, c'est toute une affaire. On reste dans le même quartier, on le regrette si l'on en change.

Il faut des événements extrêmement graves pour que l'on consente à bouger : des guerres, des famines, des épidémies.

### *Espèces d'espaces*

On s'acclimata difficilement. Ceux qui sont arrivés quelques jours avant vous, vous regardent de haut. Vous restez dans votre coin, avec ceux de votre coin ; vous évoquez avec nostalgie votre petit village, votre petite rivière, le grand champ de moutarde que l'on découvrirait en quittant la route nationale.

Le pays

*Frontières*

Les pays sont séparés les uns des autres par des frontières. Passer une frontière est toujours quelque chose d'un peu émouvant : une limite imaginaire, matérialisée par une barrière de bois qui d'ailleurs n'est jamais vraiment sur la ligne qu'elle est censée représenter, mais quelques dizaines ou quelques centaines de mètres en deçà ou au-delà, suffit pour tout changer, et jusqu'au paysage même : c'est le même air, c'est la même terre, mais la route n'est plus tout à fait la même, la graphie des panneaux routiers change, les boulangeries ne ressemblent plus tout à fait à ce que nous appelions, un instant avant, boulangerie, les pains n'ont plus la même forme, ce ne sont plus les mêmes emballages de cigarettes qui traînent par terre...

(Noter ce qui reste identique : la forme des maisons ? la forme des champs ? les visages ? les emblèmes « Shell » dans les stations-service, les panonceaux « Coca-Cola », quasi identiques à

eux-mêmes, comme l'a prouvé une récente exposition de photos, de la Terre de Feu à la Scandinavie et du Japon au Groenland, les règles de la conduite automobile (avec quelques variantes), l'écartement des voies de chemin de fer (à l'exception de l'Espagne), etc.)

En 1952, à Jérusalem, j'ai essayé de poser le pied en Jordanie, en passant au-dessous des fils de fer barbelés ; j'en ai été empêché par les gens qui m'accompagnaient : il paraît que c'était miné. De toute façon, ce n'est pas la Jordanie que j'aurais touché, mais du rien, du *no man's land*.

En octobre 1970, à Hof, en Bavière, j'ai, comme on dit, embrassé d'un seul regard quelque chose qui était de l'Allemagne de l'Ouest, quelque chose qui était de l'Allemagne de l'Est et quelque chose qui était de la Tchécoslovaquie : c'était, en l'occurrence, une vaste étendue grisâtre et morose, et quelques boqueteaux. Lauberge — ouest-allemande — d'où l'on découvrirait ce panorama, était très fréquentée.

En mai 1961, non loin des ruines de Sbeitla, en Tunisie, quelque part du côté de Kasserine, j'ai vu la frontière algérienne : une simple rangée de barbelés ; à quelques centaines de mètres, on voyait une ferme en ruine qui était en Algérie.

La ligne Morice, qui était encore opérationnelle, passait, m'a-t-on dit, juste derrière.

Les frontières sont des lignes. Des millions d'hommes sont morts à cause de ces lignes. Des milliers d'hommes sont morts parce qu'ils ne sont pas parvenus à les franchir : la survie passait alors par le franchissement d'une simple rivière, d'une petite colline, d'une forêt tranquille : de l'autre côté, c'était la Suisse, le pays neutre, la zone libre...

(*La Grande Illusion* : on ne tirait pas sur des prisonniers évadés dès l'instant où ils avaient franchi la frontière...)

On s'est battu pour des minuscules morceaux d'espaces, des bours de colline, quelques mètres de bords de mer, des piroons rocheux, le coin d'une rue. Pour des millions d'hommes, la mort est venue d'une légère différence de niveau entre deux points parfois éloignés de moins de cent mètres : on se battrait pendant des semaines pour prendre ou reprendre la Cote 532.

(L'un des généraux en chef de l'armée française pendant la guerre de 14-18 s'appelait le général *Nivelle*...)

*Mon pays*

Le territoire national (la Mère Patrie – en allemand *Vaterland* –, la Nation, le Pays, la France, l'Hexagone) est un État de l'Europe occidentale correspondant à la plus grande partie de la Gaule cisalpine. Il est compris entre 42° 20' et 51° 5' de latitude nord et entre 7° 11' de longitude ouest et 5° 10' de longitude est. Sa superficie est de 528 576 kilomètres carrés.

Sur 2 640 kilomètres environ, ce territoire est bordé d'un espace maritime qui constitue les « eaux territoriales » françaises.

Le territoire national est surmonté, sur la totalité de sa superficie, d'un « espace aérien ».

La défense, l'intégrité et la sécurité de ces trois espaces terrestre, maritime et aérien sont l'objet de préoccupations constantes de la part des pouvoirs publics.

Je ne pense pas avoir quelque chose de spécial, ou de spatial, à ajouter en ce qui concerne mon pays.

## Europe

Une des cinq parties du monde.

## Ancien continent

L'Europe, l'Asie et l'Afrique.

## Nouveau continent

*Ohé, les gars, nous sommes découverts !*  
(un Indien, apercevant Christophe Colomb)

---

Le monde

Le monde est grand.

Des avions le sillonnent en tous sens, en tous temps.

Voyager.

On pourrait s'imposer de suivre une latitude donnée (Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*), ou parcourir les États unis d'Amérique en respectant l'ordre alphabétique (Jules Verne, *Le Testament d'un excentrique*) ou en liant le passage d'un État à un autre à l'existence de deux villes homonymes (Michel Butor, *Mobile*).

Éronnement et déception des voyages. Illusion d'avoir vaincu la distance, d'avoir effacé le temps.

Être loin.

Voir *en vrai* quelque chose qui fut longtemp une image dans un vieux dictionnaire : un geyser, une chute d'eau, la baie de Naples, l'endroit où se tenait Gavriilo Princip quand il tira sur l'archiduc François-Ferdinand d'Aurriche et la duchesse Sophie de Hohenberg, à l'angle de la rue François-Joseph et du quai Appel, à Sara-

jévo, juste en face du débit de boissons des Frères Simic, le 28 juin 1914, à onze heures et quart.

Ou bien, plutôt, voir, très loin de son lieu supposé d'origine, un objet parfaitement laid, par exemple une boîte en coquillages portant « Souvenir de Dinard » dans un chalet de la Forêt-Noire, ou parfaitement commun, tel un cintre marqué « Hôtel Saint-Vincent, Commercy » dans un bed and breakfast d'Inverness, ou parfaitement improbable, comme le  *Répertoire archéologique du Département du Tarn* , rédigé par Mr. H. Crozes, Paris, 1865, in-4°, 123 p., dans le salon d'une pension de famille à Regensburg (plus connue en France sous le nom de Ratisbonne).

Voir ce que l'on a toujours rêvé de voir. Mais qu'à-t-on toujours rêvé de voir ? Les grandes Pyramides ? Le portrait de Melanchthon par Cranach ? La tombe de Marx ? Celle de Freud ? Boukhara et Samarkhande ? Le chapeau que porte Katherine Hepburn dans *Sylvia Scarlett* ? (Un jour, me rendant de Forbach à Metz, j'ai fait un détour pour aller voir, à Saint-Jean-Rohrbach, le lieu de naissance du général Éblé.)

Ou bien, plutôt, découvrir ce que l'on n'a jamais vu, ce qu'on n'attendait pas, ce qu'on n'imaginait pas. Mais comment donner des exemples : ce n'est pas ce qui a été, au fil des temps, recensé dans l'éventail des surprises ou des merveilles de ce monde ; ce n'est ni le grandiose ni l'impressionnant ; ce n'est même pas forcément l'étranger : ce serait plutôt, au contraire, le familier retrouvé, l'espace fraternel...

Que peut-on connaître du monde ? De notre naissance à notre mort, quelle quantité d'espace notre regard peut-il espérer balayer ? Combien de centimètres carrés de la planète Terre nos semelles auront-elles touchés ?

Parcourir le monde, le sillonner en tous sens, ce ne sera jamais qu'en connaître quelques ares, quelques arpents : minuscules incursions dans des vestiges désincarnés, frissons d'aventure, quêtes improbables figées dans un brouillard doucereux dont quelques détails nous resteront en mémoire : au-delà de ces gares et de ces routes, et des pistes scintillantes des aéroports, et de ces bandes étroites de terrains qu'un train de nuit lancé à grande vitesse illumine un court instant, au-delà des panoramas trop longtemps attendus et trop tard découverts, et des entassements de pierres et des entassements d'œuvres d'art, ce seront peut-être trois enfants courant

## *Espèces d'espaces*

sur une route toute blanche, ou bien une petite maison à la sortie d'Avignon, avec une porte de bois à claire-voie jadis peinte en vert, la découpe en silhouettes des arbres au sommet d'une colline des environs de Sarrebrück, quatre obèses hilares à la terrasse d'un café dans les faubourgs de Naples, la grand rue de Brionne, dans l'Eure, deux jours avant Noël, vers six heures du soir, la fraîcheur d'une galerie couverte dans le souk de Sfax, un minuscule barrage en travers d'un loch écossais, une route en lacet près de Corvol-*l'Orgueilleux*... Et avec eux, irréductible, immédiate et tangible, le sentiment de la concrétude du monde : quelque chose de clair, de plus proche de nous : le monde, non plus comme un parcours sans cesse à refaire, non pas comme une course sans fin, un défi sans cesse à relever, non pas comme le seul prétexte d'une accumulation désespérante, ni comme illusion d'une conquête, mais comme retrouvaille d'un sens, perception d'une écriture terrestre, d'une *géographie* dont nous avons oublié que nous sommes les auteurs.

## L'espace

... si bien que le monde et l'espace semblaient être le miroir l'un de l'autre, l'un et l'autre minutieusement historisés de hiéroglyphes et d'idéogrammes, et chacun d'eux pouvait aussi bien être ou ne pas être un signe : une concrétion calcaire sur du basalte, une crête soulevée par le vent sur le sable coagulé du désert, la disposition des yeux dans les plumes du paon (tout doucement, la vie au milieu des signes avait conduit à voir comme autant de signes les choses innombrables qui d'abord se trouvaient là sans signaler autre chose que leur propre présence, elle les avait transformées en signes d'elles-mêmes, et les avait ajoutées à la série des signes faits exprès par qui voulait faire un signe), les stries du feu contre une paroi de roche schisteuse, la quatre cent vingt-septième cannelure — un peu de travers — de la corniche du fronton d'un mausolée, une séquence de stries sur un écran durant une tempête magnétique (la série des signes se multiplierait dans la série des signes de signes, de signes répétés un nombre innombrable de fois, toujours égaux et toujours de quelque façon différent, parce qu'au signe fait exprès s'ajouterait le signe tombé là par hasard), le jambage mal encré de la lettre R qui, dans un exemplaire d'un journal du soir, se rencontrait avec une paille filamenteuse du papier, une éraflure entre huit cent mille sur le mur goudronné entre deux docks de Melbourne, la courbe d'une statistique, un coup de frein sur l'asphalte, un chromosome...

ITALO CALVINO,  
*Cosmicomics*

Nous nous servons de nos yeux pour voir. Notre champ visuel nous dévoile un espace limité : quelque chose de vaguement rond, qui s'arrête très vite à gauche et à droite, et qui ne descend ni ne monte bien haut. En louchant, nous arrivons à voir le bout de notre nez ; en levant les yeux, nous voyons qu'il y a un haut, en baissant les yeux, nous voyons qu'il y a un bas ; en tournant la tête, dans un sens, puis dans un autre, nous n'arrivons même pas à voir complètement tout ce qu'il y a autour de nous ; il faut faire pivoter le corps pour tout à fait voir ce qu'il y avait derrière.

Notre regard parcourt l'espace et nous donne l'illusion du relief et de la distance. C'est ainsi que nous construisons l'espace : avec un haut et un bas, une gauche et une droite, un devant et un derrière, un près et un loin.

Lorsque rien n'arrête notre regard, notre regard porte très loin. Mais s'il ne rencontre rien, il ne voit rien ; il ne voit que ce qu'il rencontre : l'espace, c'est ce qui arrête le regard, ce sur quoi la vue bute : l'obstacle : des briques,

un angle, un point de fuite : l'espace, c'est quand ça fait un angle, quand ça s'arrête, quand il faut tourner pour que ça reparte. Ça n'a rien d'ectoplasmique, l'espace ; ça a des bords, ça ne part pas dans tous les sens, ça fait tout ce qu'il faut faire pour que les rails de chemins de fer se rencontrent bien avant l'infini.

---

## Sur les lignes droites

*Ici j'avais fait un chapitre sur les lignes courbes, pour prouver l'excellence des lignes droites...*

*Une ligne droite ! le sentier où doivent marcher les vrais chrétiens, disent les pères de l'Église.*

*L'emblème de la droiture morale, dit Cicéron.*

*La meilleure de toutes les lignes, disent les planteurs de choux.*

*La ligne la plus courte, dit Archimède, que l'on puisse tirer d'un point à un autre.*

*Mais un auteur tel que moi, et tel que bien d'autres, n'est pas un géomètre ; et j'ai abandonné la ligne droite.*

Lawrence Sterne,  
*Tristram Shandy*, chap. 240.

## Mesures

Comme tout le monde, je suppose, je me sens attiré par les points zéro : ces axes et ces points de référence à partir desquels peuvent être déterminées les positions et les distances de n'importe quel objet de l'univers :

- l'équateur
- le méridien de Greenwich
- le niveau de la mer

ou encore ce cercle, sur le parvis de Notre-Dame (il a, hélas ! disparu lors de la construction du parking et personne n'a songé à le remettre en place) à partir duquel se calculent en France toutes les distances routières.

J'aimais, quand j'allais de Tunis à Sfax, passer devant le panneau (il a, lui aussi, disparu depuis) qui indiquait à quelles distances se trouvaient Tripoli, Ben Ghazi, Alexandrie et Le Caire.

J'aime savoir que Pierre-François-André Méchain, né à Laon en 1744, et Jean-Baptiste-Joseph Delambre, né à Amiens en 1749, se rendirent de Dunkerque à Barcelone à seule fin de vérifier la longueur que devait avoir le mètre (il paraît même que Méchain se trompa dans ses calculs).

J'aime savoir qu'à mi-distance des hameaux

de Frapon et de La Presle, commune de Vesdun, département du Cher, se trouve une plaque signalant que l'on est exactement au *centre* de la France métropolitaine.

Ici même, en ce moment, il ne me serait pas absolument impossible de déterminer ma position en degrés, minutes, secondes, dixièmes et centièmes de seconde : quelque part aux alentours du 49<sup>e</sup>-degré de latitude nord, quelque part aux alentours de 2° 10' 1" 4 à l'est du méridien de Greenwich (ou seulement quelques fractions de secondes à l'ouest du méridien de Paris), et quelques dizaines de mètres au-dessus du niveau de la mer.

J'ai lu récemment qu'une lettre avait été postée, en Angleterre, avec, pour seule adresse, une latitude et une longitude. L'expéditeur, évidemment, était, sinon géographe, du moins arpenteur ou agent du cadastre, et le destinataire, il est vrai, habitait, seul, une maison suffisamment isolée pour être effectivement repérable. Il n'empêche que la lettre est arrivée. Le *Postmaster-General*, équivalent britannique du ministre des P et T, publia un communiqué dans lequel il exprima la grande estime dans laquelle il tenait ses postiers, mais prévint qu'à l'avenir de telles subscriptions ne seraient plus prises en considération ; il en va de même pour les adresses en vers : les postiers ont autre chose à

faire que résoudre des devinettes ; le chemin que parcourt une lettre de son point de départ à son point d'arrivée est une stricte affaire de code : Mallarmé, Latis ou la cartographie ne peuvent être que des facteurs de bruit...

L'espace semble être, ou plus apprivoisé, ou plus inoffensif, que le temps : on rencontre partout des gens qui ont des montres, et très rarement des gens qui ont des boussoles. On a toujours besoin de savoir l'heure (et qui sait encore la déduire de la position du soleil ?) mais on ne se demande jamais où l'on est. On croit le savoir : on est chez soi, on est à son bureau, on est dans le métro, on est dans la rue.

C'est évident bien sûr — mais qu'est-ce qui n'est pas évident ? De temps en temps, pourtant, on devrait se demander *où* on (en) est : faire le point : pas seulement sur ses états d'âme, sa petite santé, ses ambitions, ses croyances et ses raisons d'être, mais sur sa seule position topographique, et non pas tellement par rapport aux axes cités plus haut, mais plutôt par rapport à un lieu ou à un être auquel on pense, ou auquel ainsi on se mettra à penser. Par exemple, lorsqu'on monte, aux Invalides, dans le car qui va vous conduire à Orly, se représenter la personne que l'on va attendre en train de passer à la verticale de Grenoble, essayer, tandis que le car se fraye un chemin difficile au

milieu des embouteillages de l'avenue du Maine, de se figurer sa lente avancée sur une carte de France, la traversée de l'Ain, de la Saône-et-Loire, de la Nièvre et du Loiret... Ou bien, d'une manière plus systématique, s'interroger, en un moment précis de la journée, sur les positions qu'occupent, les uns par rapport aux autres et par rapport à vous, quelques-uns de vos amis : recenser les différences de niveaux (ceux qui, comme vous, vivent au premier étage, ceux qui vivent au cinquième, au onzième, etc.), les orientations, imaginer leur déplacement dans l'espace.

Jadis, comme tout le monde je suppose, et sans doute sur l'un de ces petits agendas trimestriels que donnait la librairie Gibert lorsqu'à la rentrée des classes, on allait échanger le Carpentier-Fialip et le Roux-Combaluzier de l'année d'avant contre le Carpentier-Fialip et le Roux-Combaluzier de l'année à venir, j'ai écrit ainsi mon adresse :

## Jouer avec l'espace

Georges Perec  
18, rue de l'Assomption  
Escalier A  
3<sup>e</sup> étage  
Porte droite  
Paris 16<sup>e</sup>  
Seine  
France  
Europe  
Monde  
Univers

Jouer avec les grands nombres (factorielles, suites de Fibonacci, progressions géométriques) :

Distance de la Terre à la Lune : une feuille de papier à cigarettes si fine qu'il en faudrait 1 000 pour obtenir un millimètre, pliée en deux 49 fois de suite ;

Distance de la Terre au Soleil : la même, pliée en deux 58 fois de suite ;

Distance de Pluron au Soleil : toujours la même : en la pliant 4 fois de plus, on est un peu juste, mais en la pliant 5 fois de plus, on dépasse d'un peu plus de 3 000 000 000 de kilomètres ;

Distance de la Terre à Alpha du Centaure : 15 pliures de plus.

Jouer avec les distances : préparer un voyage qui vous permettra de visiter ou de parcourir tous les lieux se trouvant à 314,60 km de votre domicile ;

Regarder sur des plans, sur des cartes d'état-major le chemin que l'on a parcouru.

Jouer avec les mesures : se réhabituer aux pieds et aux lieues (ne serait-ce que pour lire plus commodément Stendhal, Dumas ou Jules Verne) ; essayer de se faire, une fois pour toutes,

une idée précise de ce qu'est un mille marin (et, par la même occasion, un noeud) ; se souvenir qu'un *journal* est une unité de surface : c'est la superficie qu'un ouvrier agricole peut labourer en une journée.

Jouer avec l'espace :

Susciter une éclipse de soleil en levant le petit doigt (ce que fait Léopold Bloom, dans *Ulysse*).

Se faire photographe en soutenant la tour de Pise...

Commencer à s'habituer à vivre en état d'apantreur :

oublier les verticales et les horizontales : gravures d'Escher, l'intérieur des véhicules interplanétaires dans *2001, Odyssée de l'espace*.

Méditer ces deux pensées géniales (et d'ailleurs complémentaires) :

*Je songe souvent à la quantité de bœuf qu'il faudrait pour faire du bouillon avec le lac de Genève.*

Pierre Dac,  
*L'Os à moelle.*

*Les éléphants sont généralement dessinés plus petits que nature, mais une puce toujours plus grande.*

Jonathan Swift,  
*Pensée sur divers sujets.*

## La conquête de l'espace

1

*La maison roulante de M. Raymond Roussel*  
(Extrait de la Revue du Touring-Club de France)

*L'auteur d'Impressions d'Afrique, dont tant d'esprits distingués vantent le génie, a fait établir sur ses plans une automobile de 9 mètres de long sur 2,30 m de large.*

*Cette voiture est une véritable petite maison. Elle comporte en effet, par suite de dispositions ingénieuses : un salon, une chambre à coucher, un studio, une salle de bains, et même un petit dortoir pour le personnel qui est composé de trois hommes (deux chauffeurs et un valet de chambre).*

*La carrosserie ouverte par Lacoste est d'une grande élégance et son agencement intérieur est aussi original qu'ingénieux. (...) La chambre à coucher se transforme le jour en studio ou en salon ; quant à la parrie avant (derrière le siège du conducteur), elle devient le soir une petite chambre où les trois hommes cités plus haut peuvent venir à l'aise et faire leur toilette (il y a un lavabo dans le coffrage (...) à gauche du siège du conducteur et du volant de direction).*

*La décoration intérieure de la maison roulante de M. Raymond Roussel est signée de Maple.*

*Il y a le chauffage électrique et une cheminée à gaz d'essence. Le chauffe-bain fonctionne également à gaz d'essence.*

*Le mobilier a été prévu pour répondre à tous les besoins. Il comprend jusqu'à un coffre-fort Ficher.*

*Une excellente installation de T.S.F. permet de capter les émissions de tous les postes européens.*

*Cette description, quoique brève, permet de voir que cette véritable villa roulante — qui peut se compléter d'une cuisine remorque — permet à son propriétaire de retrouver dans un cadre à peine rétréci toutes les douceurs du home familial.*

*Le châssis sur lequel est montée cette luxueuse installation est un châssis Saurer. En plat, la vitesse normale est de 40 kilomètres à l'heure. Les descentes les plus dures sont abordées sans crainte grâce au dispositif de frein moteur.*

*La direction permet un grand « braquage », qualité très appréciable quand on aborde les lacets des routes de montagne.*

*(...) À peine construite, la roulotte est partie (...) effectuer une randonnée de 3 000 kilomètres à travers la Suisse et l'Alsace. Chaque soir M. Roussel changeait d'horizon.*

*Il a rapporté de son voyage des impressions sans pareille.*

*Saint Jérôme dans son cabinet de travail*

*par Antonello de Messine (Londres, National Gallery)*

Le cabinet de travail est un meuble de bois posé sur le carrelage d'une cathédrale. Il repose sur une estrade à laquelle on accède par trois marches et comprend principalement six casiers chargés de livres et de divers objets (surtout des boîtes et un vase), et un plan de travail dont la partie plane supporte deux livres, un encrier et une plume, et la partie inclinée le livre que le saint est en train de lire. Tous ses éléments sont fixes, c'est-à-dire constituent le meuble proprement dit, mais il y a aussi sur l'estrade un siège, celui sur lequel le saint est assis, et un coffre.

Le saint s'est déchaussé pour monter sur l'estrade. Il a posé son chapeau de cardinal sur le coffre. Il est vêtu d'une robe rouge (de cardinal) et porte sur la tête une sorte de calotte également rouge. Il se tient très droit sur son siège, et très loin du livre qu'il lit. Ses doigts sont glissés à l'intérieur des feuillets ou bien comme s'il ne faisait que feuilleter le livre, ou bien plutôt comme s'il avait besoin de se reporter souvent à des por-

tions antérieures de sa lecture. Au sommet d'une des étagères, faisant face au saint et très au-dessus de lui, se dresse un minuscule Christ en croix.

Sur un côté des étagères sont fixées deux patères austères dont l'une porte un linge qui est peut-être un amict ou une étole, mais plus vraisemblablement une serviette.

Sur une avancée de l'estrade, se trouvent deux plantes en pot dont l'une est peut-être un oranger nain, et un petit chat tigré dont la position laisse à penser qu'il est en état de sommeil léger. Au-dessus de l'oranger, sur le panneau du plan de travail, est fixée une étiquette qui, comme presque toujours chez Antonello de Messine, donne le nom du peintre et la date d'exécution du tableau.

De chaque côté et au-dessus du cabinet de travail, on peut se faire une idée du reste de la cathédrale. Elle est vide, à l'exception d'un lion qui, sur la droite, une patte en l'air, semble hésiter à venir déranger le saint dans son travail. Sept oiseaux apparaissent dans l'encadrement des hautes et étroites fenêtres du haut. Par les fenêtres du bas, on peut voir un paysage doucement accidenté, un cyprès, des oliviers, un château, une rivière avec deux personnages qui canotent et trois pêcheurs.

L'ensemble est vu d'une vaste ouverture en

ogive sur l'appui de laquelle un paon et un tout jeune oiseau de proie posent complaisamment à côté d'une magnifique bassine de cuivre.

L'espace tout entier s'organise autour de ce *meuble* (et le meuble tout entier s'organise autour du livre) : l'architecture glaciale de l'église (la nudité de ses carrelages, l'hostilité de ses piliers) s'annule : ses perspectives et ses verticales cessent de délimiter le seul lieu d'une foi ineffable ; elles ne sont plus là que pour donner au meuble son échelle, lui permettre de *s'inscrire* : au centre de l'inhabitable, le meuble définit un espace domestiqué que les chats, les livres et les hommes habitent avec sérénité.

3

*L'évade*

Ainsi on croit voir un pont à son galop.  
JACQUES ROUBAUD

J'ai oublié l'origine de cette anecdote, je ne saurais en garantir l'authenticité et je suis loin d'être sûr de l'exactitude de ses termes : néanmoins elle me semble illustrer admirablement mon propos.

### *Espaces d'espaces*

Un prisonnier français parvint à s'échapper, en pleine nuit, du train qui l'emmenait en Allemagne. La nuit était complètement noire. Le prisonnier ignorait absolument sa situation. Il marcha longtemps, au hasard, c'est-à-dire droit devant lui. À un certain moment, il arriva au bord d'un cours d'eau. Une sirène mugit. Quelques secondes plus tard, les vagues suscitées par le passage du bateau vinrent se briser sur la rive. Du temps qui séparait le mugissement de la sirène du clapotis des vagues, l'évadé déduisit la largeur du fleuve ; connaissant sa largeur, il l'identifia (c'était le Rhin) et l'ayant identifié, il sur où il était.

4

### *Les rencontres*

Cela n'aurait évidemment aucun sens s'il en était autrement. Tout a été étudié, tout a été calculé, il n'est pas question de se tromper, on ne connaît pas de cas où il ait été décelé une erreur, fût-elle de quelques centimètres, ou même de quelques millimètres.

Pourtant je ressens toujours quelque chose

### *L'espace*

qui ressemble à de l'émerveillement quand je songe à la rencontre des ouvriers français et des ouvriers italiens au milieu du tunnel du mont Cenis.

## L'inhabitable

L'inhabitable : la mer dépotoir, les côtes hérissées de fils de fer barbelés, la terre pelée, la terre charnier, les monceaux de carcasses, les fleuves boubiers, les villes nauséabondes

L'inhabitable : l'architecture du mépris et de la frime, la gloriole médiocre des tours et des buildings, les milliers de cagibis entrassés les uns au-dessus des autres, l'esbroufe chiche des sièges sociaux

L'inhabitable : l'étriqué, l'irrespirable, le petit, le mesquin, le rétréci, le calculé au plus juste

L'inhabitable : le parqué, l'interdit, l'encagé, le verrouillé, les murs hérissés de tessons de bouteilles, les judas, les blindages

L'inhabitable : les bidonvilles, les villes bidons

L'hostile, le gris, l'anonyme, le laid, les couloirs du métro, les bains-douches, les hangars, les parkings, les centres de tri, les guichets, les chambres d'hôtel

## L'espace

les fabriques, les casernes, les prisons, les asiles, les hospices, les lycées, les cours d'assises, les cours d'école

L'espace parcimonieux de la propriété privée, les greniers aménagés, les superbes garçonnières, les coquets studios dans leur nid de verdure, les élégants pied-à-terre, les triples réceptions, les vastes séjours en plein ciel, vue imprenable, double exposition, arbres, poutres, catacère, luxueusement aménagé par décorateur, balcon, téléphone, soleil, dégagements, vraie cheminée, loggia, évier à deux bacs (inox), calme, jardinet privatif, affaire exceptionnelle

On est prié de dire son nom après dix heures du soir

L'aménagement :

39533/43/Kam/J

6 novembre 1943

Objet : collecte des plantes destinées à garnir les fours crématoires I et II du camp de concentration d'une bande de verdure.

Réf. : Conversation entre le SS-Obersturmbannführer Höss, Cdt du camp et le Sturmbannführer Bischoff.

Au SS-Sturmabführer Ceasar, chef des entreprises agricoles du camp de concentration d'Auschwitz (Haute-Silésie).

Conformément à une ordonnance du SS-Obersturmbannführer Höss, commandant du camp, les fours crématoires I et II du camp de concentration seront pourvus d'une bande verte servant de limite naturelle au camp.

Voici la liste des plantes qui devront être prises dans nos réserves forestières :

200 arbres à feuilles de trois à cinq mètres de haut ; 100 rejets d'arbres à feuilles de un mètre et demi à quatre mètres de haut ; enfin, 1 000 arbustes de revêtement de un à deux mètres et demi de haut, le tout pris dans les réserves de nos pépinières.

Vous êtes prié de mettre à notre disposition ces provisions de plantes.

Le chef de la direction centrale du bâtiment des Waffen SS et de la police à Auschwitz : signé : SS-Obersturmbührer

Cité par David Rousset,  
*Le pire ne rit pas*, 1948.

## L'espace (suite et fin)

J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources :

Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance rempli de souvenirs intacts...

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête.

Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me

trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je regarderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. Il n'y aura plus écrit en lettres de porcelaine blanche collées en arc de cercle sur la glace du petit café de la rue Coquil-lière : « Ici, on consulte le Bottin » et « Casse-croûte à toute heure ».

L'espace fond comme le sable coule entre les doigts. Le temps l'emporte et ne m'en laisse que des lambeaux informes :

Écrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes.

### Répertoire de quelques-uns des mots utilisés dans cet ouvrage

- ADLER, LARRY, 47.  
AGENDA, 24.  
ALPINISTE, 28.  
ÂME, 121.  
AMIENS, 162.  
AMPOULE, 25.  
ANGUSTURA, 45.  
AVERY, TEX, 105.  
AVION, 65.  
CASSE-CROÛTE, 180.  
CERISES, 114, 138.  
CHIENETS, 82.  
CHEVAL À ROULETTES, 84.  
CHOTT, 26.  
CHRISTOPHE COLOMB, 149.  
CHROMO, 44.  
CHROMOSOME, 158.  
CICÉRON, 161.  
CISEAUX À ONGLES, 36.  
CLAPOTS, 174.  
CLEFS ANGLAISES, 125.  
COFFRE-FORT, 170.  
CONVERSATION, 177.  
COUTURE, 62.  
CRÈME AU BEURRE, 29.  
CROIX DE MALTE, 69.  
CUISINIÈRE, 58.  
CYPRÈS, 172.  
DAME TARTINE, 66.  
DÉBIT DE BOISSONS DES FRÈRES SIMIC, 154.  
DIMANCHE, 114.  
DRAPEAU TRICOLORE, 99.  
DUGOMMIER, 67.  
DUMAS, ALEXANDRE, 23.  
ÉBLÉ, JEAN-BAPTISTE, 154.  
ÉCREVISSÉS, 138.  
ÉLÉPHANTS, 168.  
ENCRIER, 85.  
ÉQUIPAGES, 129.  
ESCROQUÈRE, 128.  
ÉTRÉPAT, 47.  
EULER, LEONARD, 82.  
BILLARD, 64.  
BOITE DE SKINNER, 69.  
BOMBES DU TEMPS, 109.  
BOQUETTEAUX, 149.  
BOTTES, 17.  
ROTTIN, 180.  
BOUILLEON, 168.  
BROUILLARD, 155.  
BUANDERIE, 65.  
BACH, JEAN-SEBASTIEN, 45.  
BAINS-DOUCHES, 176.  
BAOBAB, 34.  
BAROMÈTRE, 68.  
BASALTE, 158.  
BATEAUX, 97.  
BAYREUTH, 64.  
BERCEAU, 179.  
BIGOUDIS, 86.  
CALENDRIER DES POSTES, 38.  
CANTONNIERS, 28.  
CARABINE, 75.  
CARACTÈRE, 177.  
CARCASSE, 176.  
CARPACCIO, VITTORE, 50.

Paris,  
1973-1974

*Especies d'espaces*

*Répertoire*

- FLAMBEAU, 68.  
FREUD, SIGMUND, 154.  
GALET, 37.  
GENGI MONOGATORU EMMAKI, 81.  
GIRAFE, 71.  
GOTTER, 61.  
GRAFFITS, 102.  
GRANDE ILLUSTION (LA), 147.  
GRAND « O » ROUGE, 128.  
GRENIER, 179.  
GRISONS, 66.  
GUILLOTINE, 44.  
HAREMS, 35.  
HARMONIUMS, 45.  
HAYDN, JOSEPH, 68.  
ICARE, 94.  
JAMBON, 55.  
JARDIN D'HIVER, 130.  
JAUNES, 137.  
JEU DE GO, 81.  
LANDAU, 84.  
LAVANDIÈRES, 28.  
LÉOPOLD BLOOM, 168.  
LETTRE C, 124.  
LETTRE R, 158.  
LETTRE T, 98.  
LIGNE MORICE, 147.  
LION, 172.  
LION DE BELFORT, 130.  
L/ON NOIR, 17.  
LOUIS XVI, 67.  
LUZERNE, 137.  
MA PETITE NIECE, 124.  
MARRONS, 29.  
MARSHMALLOWS, 47.  
MEUBOURNE, 158.  
MÈRE PATRIE (LA), 148.  
MICHELIN, 37.  
MICHIGAN, 74.  
MUSE, 36.  
MYSTÈRES, 107.  
NOËL, 156.  
NO MAN'S LAND, 146.  
NOUVEAU, 28.  
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (LA), 73.  
OBÈSES, 156.  
OISEAU, 17.  
OPUS INCERTUM, 74.  
ORANGER, 172.  
ORME, 139.  
OS, 130.  
PAIN DE CAMPAGNE, 135.  
PADX, 45.  
PARADIS, 116.  
PARALLÉLÈPÈDE RECTANGLE, 59.  
PÂTIÈRE, 172.  
PÂTES DE FRUITS, 102.  
PÉDICURE, 56.  
PÉPINIÈRES, 27.  
PÈSE-PERSONNE, 85.  
PETITE CUILLER, 107.  
PETIT POUÇET (LE), 33.  
PHOTOS, 180.  
PIANISTE, 29.  
PIPE, 86.  
PISE, 168.  
PLANÈTE INTERDITE, 73.  
PLATANE, 126.  
POLONAIS, 107.  
POLYGRAPHIE DU CAVALIER, 81.  
POMME, 55.  
PONTOISE, 15.  
PORCELAINE, 180.  
PORTEMANTEAU, 58.  
PORTULANS, 26.  
POT À EAUX, 44.  
HOTERNE, 116.  
POUBELLE À PÉDALE, 85.  
SAHARA, 105.  
SAINT-ANTOINE, 116.  
SAINT-CHEIX-D'APCHER, 49.  
SAINT-CLOUD, 121.  
SAINT-DENIS, 120.  
SAINT-GERMAIN, 120.  
SAINT-HELENE, 23.  
SAINT-HONORÉ, 120.  
SAINT-JACQUES, 130.  
SAINT-JEAN-ROHRBACH, 154.  
SAINT-JÉRÔME, 171.  
SAINT-LAZARE, 103.  
SAINT-NAZAIRE, 120.  
SAINT-OUEN, 106.  
SAINT-THOMAS D'AQUIN, 104.  
SIRENE, 174.  
SISLEY, ALFRED, 44.  
SOMMEIL LÉGER, 172.  
SOURCES, 179.  
SPAGHETTIS, 50.  
STATUE, 28.  
SYLVIA SCARLETT, 154.  
TAPIS DE SOL, 39.  
TARN, 154.  
TEINTURIER, 115.  
TOASTS, 83.  
TOUL, 137.  
TRAILLE, 126.  
TRASIMÈNE, 23.  
TRAVERSIN, 34.  
T.S.F., 170.  
VENT, 121.  
VERDUN, 137.  
VERDURE, 177.  
VIOLET, 15.  
WRIGHT, FRANK LLOYD, 74.